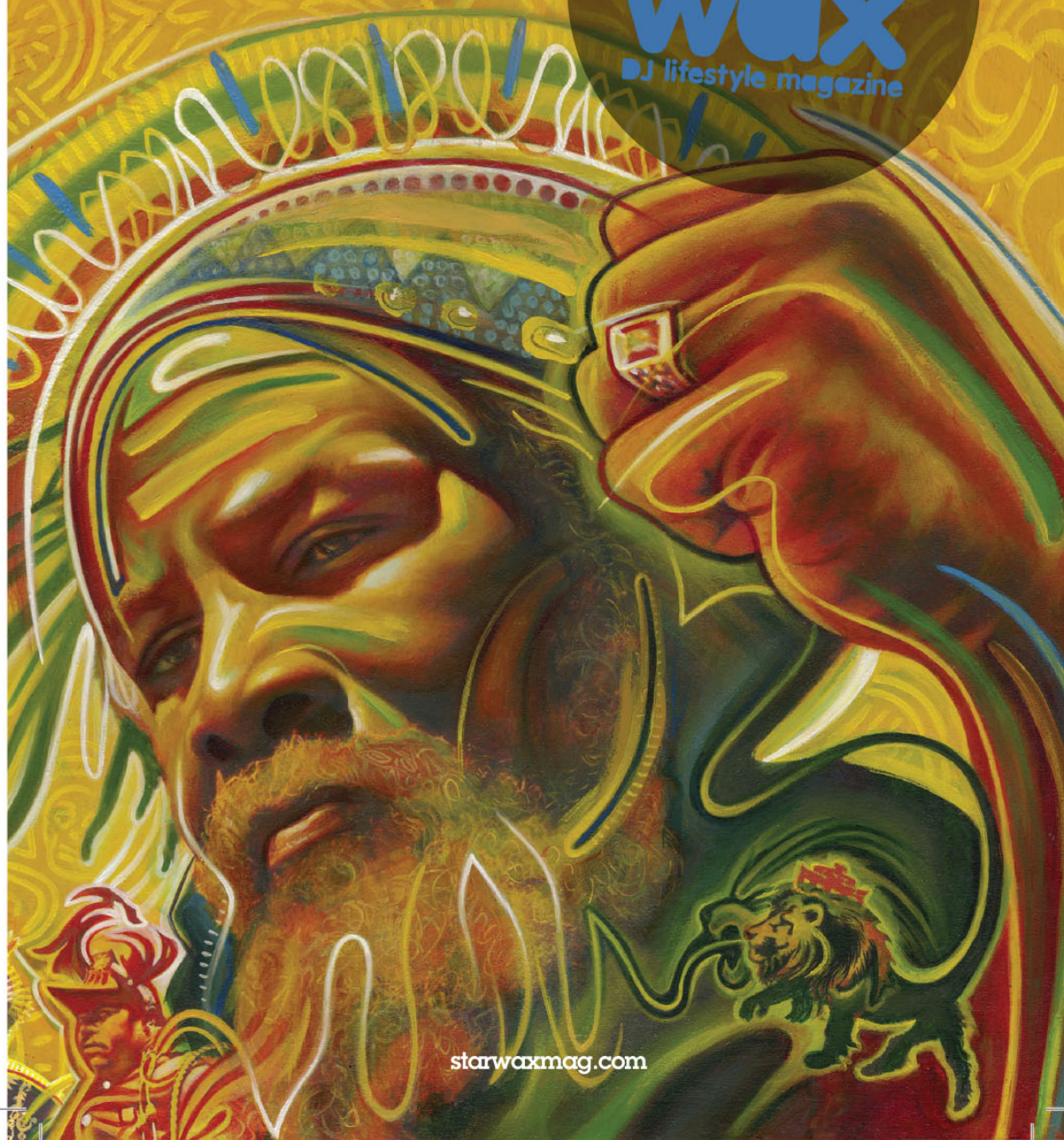


Star Wax vous est offert par Compos-it
N°43 / Été 2017 / Pablo Moses
Dossier spécial sound systems

star
wax
DJ lifestyle magazine



starwaxmag.com



BORN IN 1995 DESPERADOS

© Desperados a été lancée en France en 1995. Née en 1995.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

STAR WAX X PABLO MOSES



Baco
distrib

Worldwide contest
from **june 15**
to **july 16**

Stems & info at
starwaxmag.com

“Murder” remix contest



ARTURIA®
YOUR EXPERIENCE • YOUR SOUND

Le luxe accessible depuis 1991
Par le n°1 mondial des platines audiophiles
100% Made in Europe*



* 100 % Fabriquées en Europe

Tél. 01 55 09 55 50
www.AudioMarketingServices.fr

POSTIVE-HOUSE-130 RUE DU PROFESSEUR PAUL WILLIÈZ-CHARENTON SUR MARNE-FRANCE-93450 ALIENOR-11655 CRETEN-300 064 507 - N° TVA IC FR 225064547 - info@AudioMarketingServices.fr

D'une modeste sono rafistolée aux murs d'enceintes de plus de 5 mètres de haut, le sound system d'origine jamaïcaine a connu bien des histoires. Mais qu'est-ce qu'un sound system ? Et que reste-t-il des sound systems, 70 ans après leurs débuts ?

Religieuse ou profane, spontanée ou officielle, la fête est ici constitutive de l'équilibre social. Moment solennel et protocolaire pour un groupe d'individus, elle est héritière de traditions ancestrales. De siècles en siècles, elle n'a cessé de prendre des formes diverses mais correspond toujours à une somme d'enjeux symboliques, politiques et ou économiques.

Les Jamaïcains n'étaient donc pas les seuls à faire la fête pendant les années 40... Mais ce peuple a contribué à une alternative du genre. Les plus pauvres d'entre eux n'avaient pas accès aux salles de spectacles. Par souci d'émancipation, ils ont créé les sound systems. Née dans la rue ou dans les cours des maisons, ce phénomène coïncide aussi avec la fin du règne des orchestres. La commercialisation du vinyle après la Seconde Guerre mondiale va aussi contribuer à l'évolution de la fête et du sound system.

De nos jours, les sounds les plus altruistes cherchent à véhiculer un message d'amour. D'autres représentent une philosophie face à l'ordre établi. La sono doit être relativement facile à transporter et s'installe à même le sol. Le sound system qui se produit le temps d'une session reste une expérience inédite d'immersion musicale.

Certains événements sont réguliers et s'installent sur la durée. Mais, à l'exception de quelques trop rares exemples, ils sont sous la surveillance des autorités préfectorale ou municipale. Qu'il s'agisse d'un sound system reggae, technohouse, rap (attention ! on me souffle dans l'oreille qu'il faut écrire block party !), d'n'b, bass music... la fête collective, synonyme de liberté, n'est plus forcément le 14 juillet mais bien le sound system. Dans tous les cas, la fête est toujours un instrument de séduction qui permet de rompre avec le quotidien. Et son message positif est vivant. Ainsi la technologie et l'industrie de la sonorisation n'empêchent pas les passionnés de proposer des solutions DIY. Il est même de plus en plus fréquent de croiser un chariot parfois même autonome énergiquement (Cf. le Solar Sunset conçu par Dj Nassim-Star Wax n°35) ou des vélos embarquant des installations surprenantes. Nomad sound system is the must !

Du sound system au stars system ces représentations sont impossibles à résumer en 32 pages. Nous avons donc privilégié des figures qui déclinent le partage en art de vie.

« A good system is a sound system ! » scande Blackout JA sur « Nicodemos ». Remixée par RocknRolla Soundsystem, la version paraîtra cet été sur un 7" édité par StarWax. Il illustre à merveille ce numéro. Enfin, si tu es beatmaker, participe au contest de remix « Murder », organisé du 15 juin au 16 juillet 2017 ! Ce titre est extrait de « The Itinuation », le nouvel album de Pablo Moses en une de ce journal.

AMAZONITE



OUT NOW!
EP 4 tracks
feat PUPAJIM
ZION TRAIN remix

KRAK
IN
DUB

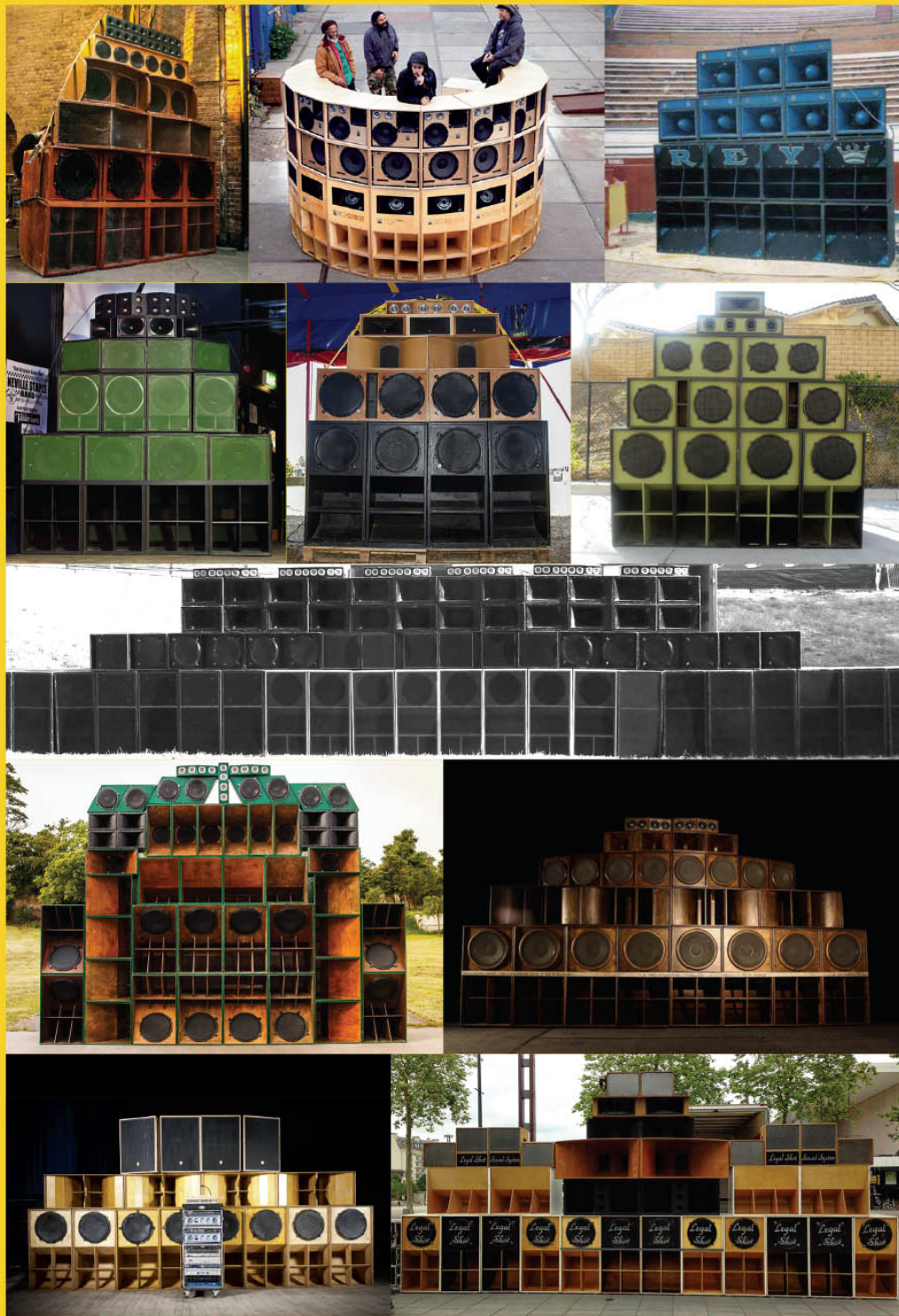
FULL ALBUM
AUTOMNE 2017



SOMMAIRE STAR WAX N°43

- 07 Édito et ours | 10- Sneakers
- 12- Les Canaux Historiques
- 14- L'Héritage Kongo en Jamaïque
- 18- Alexandre Grondeau | 22- Pablo Moses
- 26- Picó | 30- Dj Konix | 34- Sound Bikes
- 36- DIY Sound System | 42- Rare Wax
- 44- Colors of Ostrava Report
- 46- Focus : Rega | 48- Chroniques
- 52- Menu Best Of

- Fondateur & rédacteur en chef : Juan Marcos Aubert - Direction artistique & graphiste : Snik88 - Rédaction : Vincent Caffiaux, Kovo Nsonde, Dj Barney, Dj Ness & Cosh... - Photographes : Flemming Bo Jensen, N'Krumah Lawson Daku, Matyas Theuer... - Ont participé : Clément Goupil, Charles Tox, Patate Records, Colette Aubert, Damien Baumal, E-Kyoz, Frankie Numi, Christophe Hager, Nicolas Ossywa, Dj Da Oof, Arkane... - Marketing : ness@starwaxmag.com - Couverture : Pablo Moses par N'Krumah Lawson Daku - N°ISSN : 1967-2160 - Tirage : 25 000 exemplaires - Imprimé en Espagne : trimestriel national gratuit. Liste détaillée des 675 points de diffusion disponible via le footer sur www.starwaxmag.com - Star Wax est édité par Compos-it (2000 - 2017) - Adresse de rédaction : 120, rue Edouard Vaillant - 93100 Montreuil - info@starwaxmag.com



DOSSIER SPECIAL SOUND SYSTEMS



De gauche à droite : Channel One Sound System (Uk) /// King Shiloh Sound System (Amsterdam - Pays-Bas) /// La Cobra de Barranquilla Picó (Colombie) /// Sinai Sound System (Sheffield - Uk) /// I-Skankers Sound System (Rennes - France) /// Blackheart Warrior Sound System (Usa) /// Blackboard Jungle & The Rootical Warrior Sound System (France) /// Shalamanda Hi-Fi (Vienne - Autriche) /// Lion Pulse Sound System (Bristol - Uk) /// Mungo's Hi Fi Sound System (Glasgow - Uk) /// Legal Shot Sound System (Rennes). **Page de droite :** BoomBoom Sound System (Paris) /// Lion's Den Sound System (Berlin) /// MST Sound System (France) /// Om Mani Padme Hum Sound System (Mexico) /// Nuevo Rojo Picó (Colombie - Circa 1975).

PAR ESSENCE, LE CULTE RASTAFARI REJETTE LE SYSTÈME BABYLONIEN ET NOTAMMENT LE NON-RESPECT DE LA NATURE. L'INDUSTRIE DE LA MODE, L'UNE DES PLUS POLLUANTES AU MONDE, EST DONC DÉCRIÉE PAR L'ORTHODOXIE AMBIANTE QUI REFUSE LE PORT DE CHAUSSURES DE MARQUE. DIFFÉRENTES ENSEIGNES LANÇENT POURTANT DES SNEAKERS AUX COULEURS RASTA OU DE LA JAMAÏQUE. L'UNE D'ENTRE ELLES EST FRANÇAISE ET COLLABORE MÊME AVEC MIGHTY CROWN, UN SOUND SYSTEM JAPONAIS. VOICI DONC UNE SÉLECTION CERTIFIÉE FAT AVEC STAR WAX.



De gauche à droite

DC Spartan Rasta Hi /// Chloe Sandale Jamaïca /// Concepts x Vans Old Skool Jamaïca /// Vlado Rasta Knight /// Asics Gel Lyte III Jamaïca /// Element- Winston Black Rasta /// Puma Easy Rider III Jamaïca

De gauche à droite

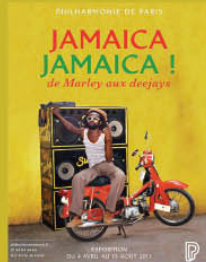
Puma H-Street Rising Jamaïca /// Fila X Alumni "Jamaïcan Beef Patty" /// Patrick Ewing 33 Hi Jamaïca /// Mighty Crown x Mitasneakers x Lecoq Sportif /// Adidas ZX750 /// Nike Air Max 1995 Jamaïca Edition ///



LES CANAUX HISTORIQUES

Ci-dessus le sélectionneur Papa Screw devant une partie du sound system Black Scorpio (1980).
Ci-contre la sono du mythique Downbeat de Sir Coxson (Studio One).

Actuellement à l'exposition « Jamaica Jamaica ! », jusqu'au 13 août 2017 à la Philharmonie de Paris.



INVENTÉS À LA JAMAÏQUE DANS LES ANNÉES 50, LES SOUND SYSTEMS SONT INTRINSÈQUEMENT LIÉS AU REGGAE. ILS EXERCERONT POURTANT UNE INFLUENCE ÉVIDENTE SUR LE HIP-HOP NAISSANT, AU TRAVERS DES BLOCK PARTIES. RÉINITIALISÉE À DETROIT GRÂCE À LA TECHNO, LA FORMULE REBONDIRA ENSUITE AU ROYAUME-UNI AVEC LES MOUVEMENTS ACID HOUSE VOIRE DRUM & BASS.

Kingston

Les premiers sound systems apparaissent il y a une soixantaine d'années, alors que la Jamaïque est encore une colonie britannique. Incarné par des figures comme Nick the Champ et surtout Tom the Great Sebastian, le principe additionne le sélecteur et le disc jockey (Dj), soit celui qui parle sur la musique. Les ensembles diffusent principalement du jazz ou du rhythm and blues, généralement par le biais d'une platine disque. Souvent implantés en plein-air, ils reflètent la vie des ghettos de la capitale et deviennent le cadre de clashes, ces joutes verbales dont Count Matchuki se fait l'orfevre. En 1962, la proclamation d'indépendance de l'île coïncide avec l'explosion de deux infrastructures déjà populaires : Downbeat de Sir Coxson et Trojan de Duke Reid. Patrons des labels Studio One et Treasure Isle, ces derniers promeuvent leurs catalogues en direct. Disponibles au format 7 inch, les dubplates ska, rocksteady puis reggae sont édités pour les sound systems. Et la face B de ces acetates sert de support aux toasters. Le concept perdure durant les années de plomb (70's) avec le Hometown Hi-Fi de King Tubby, puis via le dancehall avec le Volcano de Junjo Lawes et le Kilimandjaro. En France, le mouvement est relayé au début des années 80, par le disquaire parisien Blue Moon et par les soirées rue des Panoyaux. Au fil des mois surgissent dans la capitale différents sound systems comme le Youthman Unity avec Pablo Master ou le King Dragon de Lord Zeljko. C'est pourtant depuis les communautés antillaises des États-Unis que la formule va se renouveler, mais en prenant une toute autre voie...

New York

Ironie de l'Histoire le public local est, dans un premier temps, rétif au reggae. Bob Marley vient de planter sa carrière locale. Et les Wailers enquillent les concerts laborieux. Fils d'immigrés jamaïcains, Chris Campbell recycle toutefois la technologie caribéenne. Surnommé Dj Kool Herc, il truffe les sound systems familiaux de titres funk. En 1973, il transforme les recoins dévastés du Bronx en fêtes de quartier : les block parties. Parfois raccordé à l'éclairage public, Herc couple deux tourne-disques à une table de mixage et crée une technique fondamentale : le break. L'Incredible Bongo Band alimente des mixes fracassants. Dans le sillon, les emblématiques B-girls and B-boys lancent la break dance. Le graffiti et le rap apparaissent. Pointures du genre, Afrika Bambaataa et le producteur Arthur Baker cristallisent ensuite les sonorités electro en détournant Kraftwerk. Une révolution est en marche. Elle préfigure le rap contemporain mais aussi les « men machines » du Midwest...

Detroit

Touchée de plein fouet par la crise économique, la « Motor City » prône l'alternative artistique. Au début des années 80, elle se traduit par un registre électronique innovant : la techno. Fondateurs du genre, Derrick May, Kevin Saunderson et Juan Atkins cumulent les casquettes de compositeurs et Djs. Versant dépouillé des dispositifs antillais, les sound systems américains rivalisent d'ingéniosité. Émanation du label éponyme, le Deep Space Crew multiplie les soirées, tout comme Direct Drive, son principal concurrent. La technique du break est popularisée. Et l'apparition des boîtes à rythmes, via la TR-808, personifie les sets. Le caractère initial de l'entreprise sédimente la décennie suivante, avec les militants libertaires d'Underground Resistance. Et au sein des free parties (ou teknivals) organisées dans l'hexagone. Dotées d'impressionnants murs d'enceintes, ces manifestations sont souvent programmées en rase campagne. Mais elles déclenchent l'ire des autorités. Le combat contre l'amendement Mariani fait date. Il renvoie à la bouillonnante scène britannique.

Londres/Bristol

Issus de la communauté jamaïcaine, les sound systems sont représentés par le vénérable Duke Vin ou Jah Shaka et des collectifs de la trempe de Channel One voire Saxon (Smiley Culture, Papa Levi...). Ils évoluent notablement à la fin des 80's avec l'acid house. Généré par Bomb the Bass, Coldcut ou 808 State, ce courant très populaire revisite les rythmes hétéroclites de Chicago, lors de parties homériques et souvent illégales : les raves. Les prestations des Djs se déroulent dans des entrepôts désaffectés. Alors que Spiral Tribe impose un style de vie nomade avec les voyageurs. Cet épisode intense marque la scène rock en profondeur. Il impressionne un certain Laurent Garnier, alors résident britannique... Tremplin artistique doublé d'une tribune sociale, le festival de Notting Hill devient, durant les années 90, le laboratoire pour une noria de rythmes électroniques comme la jungle (dans un premier temps toastée), la UK garage voire le digi-dub. En plus de la programmation reggae et des chars antillais, un label hybride tel Metalheadz (Goldie) martèle le pavé londonien. La ligne de basse reste le fil rouge de ces différents registres. Un phénomène particulièrement perceptible avec des pointures de Bristol comme Smith and Mighty, Roni Size et Massive Attack. Cette dernière formation accueille une des plus belles voix du reggae : Horace Andy. Et reste le dépositaire de la culture sound comme l'indique la tournée « Protection » et son redoutable set signé Dj Mushroom.

« AVEC LA DÉCOUVERTE DE L'ENREGISTREMENT DIGITAL, IL Y A EU ÉMERGENCE D'UN MINIMALISME EXTRÊME... D'UN CÔTÉ CETTE MUSIQUE EST TOTALEMENT TECHNOLOGIQUE ; DE L'AUTRE, LES RYTHMES SONT PLUS PROFONDÉMENT JAMAÏCAINS: ILS PROVIENNENT D'ETU, DE POCOMANIA, DE KUMINA – CULTES RELIGIEUX AUX SOCLES AFRICAÏNS QUI FOURNISSENT LES RYTHMES UTILISÉS PAR SHABA RANKS OU BUJU BANTON. AINSI DONC, MALGRÉ LE DÉVELOPPEMENT DE LA TECHNOLOGIE LORS DE SA CONCEPTION, LA MUSIQUE DEVIENT PLUS ROOTS, AVEC UNE RÉSONNANCE PARTICULIÈRE POUR LES ANCIEN-NE-S, POUR QUI ELLE CONTIENT DES RÉMINISCENCES DE CE QU'ILS AVAIENT ÉCOUTÉ JADIS, DANS LA JAMAÏQUE RURALE. » **LINTON KWESI JOHNSON**

HERITAGE KONGO EN JAMAÏQUE

Kumina, Rastafarisme, Reggae & Dance Hall

Cette réflexion du poète dub LKJ en introduction semble tout-à-fait à propos : il met dans le mille, sans fioritures. Pas besoin d'avoir étudié la musicologie ni la sociologie pour comprendre de quoi il parle. Qui veut écouter saura entendre ! Je vais essayer de faire de même, à partir de certains faits qu'il aborde. Les cultes et pratiques religieuses signifient prières, transes, danses rituelles pour accompagner par exemple un-e défunt-e lors d'une cérémonie funéraire. Et aussi pour louer une divinité ou interpellé l'esprit de celles et ceux qui vivent dans l'en-deçà de la réalité, et dont on croit (à tort ou à raison) que l'influence est décisive pour le bonheur ou le malheur de nous autres qui vivons la vie de chair.

La musique, la danse ne peuvent pas seulement être entendues comme divertissement, ni comme un rappel de l'afro-descendance, mais comme un appel... à l'afrocentrisme, à la négritude, au réveil spirituel, à la lutte sociale, à la révolution, à l'amour aussi. Écrire cela ce n'est pas trahir la pensée de Leonard Howell (1898-1981) alias « The Gong », précurseur du rastafarisme et fondateur dans une zone rurale de la première grande communauté rasta autogérée : une réminiscence des lieux de résistance culturelle marronne. Ce n'est pas non plus réduire la démarche d'Oswald Williams alias Count Ossie (1926-1976), mentor de la Mystic revelation of Rastafari.

De Kongo (ou kongo) à Congo ou Bongo nation en Jamaïque

Avant d'arriver en Jamaïque, il faut partir d'Afrique, de l'ouest de l'Afrique centrale puisque c'est là où s'épanouit la civilisation kongo au XIV^e siècle, peut-être même dès le XIII^e siècle. Les anciens états de Kongo et de Loango sont parmi les plus connus et étudiés dans les centres d'études africaines, du fait des relations commerciales et diplomatiques qu'elles ont établies très tôt, dès la fin du XV^e siècle, avec les royaumes d'Europe occidentale (Portugal, Hollande, France, Grande-Bretagne). Ces états africains envoyaient des ambassadeurs en Amérique du sud, dans la Caraïbe, des émissaires au Portugal, au Vatican etc.

Dans ces lignes, le « K » majuscule de « Kongo » renvoie au puissant état qui contrôlait le nord de l'Angola et le sud des deux Congo actuels, tandis que le « k » minuscule et les deux « oo » c'est la civilisation et la quinzaine d'identités culturelles qui la compose : les populations koongo partagent une langue commune, le kikongo ou plus précisément des variantes régionales de cette langue. Mais surtout, ces populations ont une vision du monde et une spiritualité commune.

Ce qui est important de garder à l'esprit, lorsque nous arriverons en Jamaïque, ce sera de poursuivre les pas de l'anthropologue Kenneth Bilby lors d'une cérémonie kumina dans le Kingston downtown du milieu des années soixante-dix. [Cf. «7. Jamaica» dans Caribbean currents : Caribbean music from Rumba to Reggae, Philadelphia : Temple University Press, 1995]. Une fois n'est pas coutume, pour moi qui suis mu-koongo, francilien et afropéen... l'anthropologie est ma meilleure ennemie !

Ceci étant dit, je poursuis en précisant que la religiosité koongo distingue trois sphères : la première concerne les cultes en rapport avec les aïeules et aïeux défunt-e-s (ba-kulu) qui restent membres du clan après avoir quitté la vie de chair. La deuxième regroupe la protection contre les malfaiteurs occultes, rituels de défense et de contre-attaque. La troisième donne lieu à des cérémonies louant des êtres spirituels ou divinités « universelles ». C'est le cas du culte rendu à Bumba ou Mbumba par exemple, le python arc-en-ciel étant une divinité jadis répandue dans l'aire koongo puis les Caraïbes. Les descendant-e-s des Koongo, ou en tous cas celles et ceux se revendiquant tels, appartenaient originellement à la Bongo nation ont préservé et réinterprété cette division en trois sphères dans leur liturgie.

Kumina en tant que pratique rituelle, danse et voix de tambours en Jamaïque, renvoie certainement à la troisième sphère, c'est-à-dire l'évocation d'une tradition spirituelle qui dépasse l'appartenance à une communauté restreinte. Quand le plus célèbre des chantres du reggae Robert Nesta Marley dans « Natty Dread » (1974) proclame « Dread locks congo bongo are » soit littéralement « Les dreads locks sont les bongo Congo », non seulement il compare la coiffe rasta avec le grand tambour d'Afrique centrale mais il rappelle aussi l'appartenance des bongo men ou maîtres-joueurs de ces rythmes au sein de la nation Bongo. Bongo devenant synonyme de culture kongo. Ce mouvement étant antérieur au rastafarisme, originellement ses communautés ne sont pas rasta. La nation bongo jamaïcaine se composait principalement de dans ou « tribes » nommés Muyanji, Kongo, Munchundi, Mumbaka ce qui correspond à des identités culturelles koongo [Yanzi, Sundi, Baka et/ou Yaka] démographiquement majoritaires à St Thomas-in-the-East au 19^e siècle [lire K. Bilby et Fu-Kiau kia Bunseki, Kumina: A Kongo-Based Tradition in the New World, CEDAF, 1983].

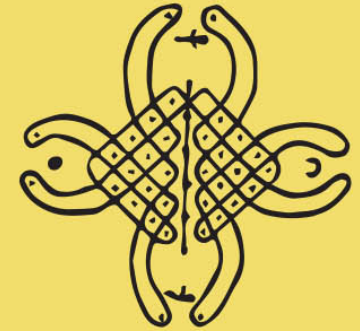
Cette ascendance se traduit aussi en mots et musique avec le titre « Keep your dread » (1976) du toaster Big Youth, dans le refrain « Dread locks dread, Natty dread natty kongo ! ». Idem pour les expérimentations géniales de Lee « Scratch » Perry dans « Heart of the Congos » (1977). On y retrouve, avec le titre « Congoman » et le nom du groupe The Congos (Cédric Myton, Roydel Johnson et Watty Burnett), l'idée d'un Congo tout à la fois mystique, rebelle et authentique. Cette figure va coexister avec celle du rude boy aux accents plus urbains et prolétaires, avant de réapparaître. Une génération plus tard, dans son titre « Congo Man » (2004), Jah Cure associe de nouveau, dans le paysage sonore jamaïcain et global, le rastaman au congo man. J'ai moi-même humblement appelé cette filiation dans mon titre « Mwana Wélé » sur la compilation Art'East (2005) avec la reprise du refrain de Bob Marley par Shanti D.

Culture koongo, kumina urbaine & rastafarisme

En introduction LKJ fait la distinction entre zones urbaines et rurales, villes et campagnes. Au sein de Kingston il faut ajouter une distinction supplémentaire entre « uptown » et « downtown », selon la classe sociale et la discrimination raciale. Ceci est un héritage de la société esclavagiste coloniale britannique. En français, je traduis downtown par faubourg.

Nous sommes en 1976 à Hunts Bay, quartier ouest de Kingston, tout près du désormais fameux Trenchtown. K. Bilby assiste à une célébration rituelle kumina où la danse, le sacrifice d'un cabri et la transe de possession dressent un tableau « rural » singulier. La « ruralité » est ce champ conceptualisé par Boris Vian où l'urbain et le rural s'interpénètrent, ce n'est déjà plus la campagne mais pas encore un monde uniquement citadin. Ainsi, par exemple, un rituel nécessitant le sacrifice d'un animal pouvait s'y dérouler au milieu des années 70. K. Bilby rapporte des paroles psalmodiées dont la langue est sans nul doute du kikongo : « tangalanga mama gyal yu kalunga ».

Ceci pourrait signifier selon moi, « Jeune femme, rends-toi -ou ondules- (tangalanga) à l'océan (kalunga) ». En Jamaïque aussi durant la cérémonie, la danse amène à l'état transe, ce qui correspond avec le sens figuré de kalunga en Afrique centrale. C'est-à-dire un carrefour symbolique entre les parties émergées et souterraines de la réalité ; et l'évocation du passage entre la vie de chair et celle dans l'en-deçà de celles et ceux ayant changé d'aspect (Boo basoba nitu). D'ailleurs, les participants expliquent à l'anthropologue que la cérémonie a lieu en l'honneur d'un-e défunt-e. On voit bien en regardant attentivement la figure de type mandala originaire du nord de l'Angola nommée kalunga, que ce symbole représente autant le parcours des vies humaines que celui des astres (Cf. dessin ci-dessous : à gauche le soleil, à droite la lune, en haut la naissance et en bas la mort).



Ce témoignage date de 1976, soit deux ans après la sortie de « Natty Dread » (1974) de Bob Marley, et l'année même de la disparition de Count Ossie, musicien dont l'influence fut décisive dans l'intégration de riddims afro en studio. Autre influence évident, la rythmique de kumina urbaine dans « Oh Carolina » (1959) de The Folkes Brothers accompagnés aux percussions de Count Ossie Afro-Combo - Jamaica Broadcasting studios - séance produite par Prince Buster.

Ce bongo man continue à sa manière le projet initié dans les années trente par le leader et théologien rasta Leonard Percival Howell. Ce serait à St Thomas Parish, en zone rurale, qu'il aurait opéré la réinterprétation du rituel et du rythme du Kumina kongo en liturgie rastafarienne : la voix des tambours burru et nyabingi se font entendre, ainsi que la référence à l'Éthiopie divine, mystique et sacrée. Elle est prédominante. Vingt ans plus tard, dans les collines surplombant Spanish Town, ce mouvement avant-gardiste atteint son point culminant au Pinnacle : une importante communauté rastafarienne auto-gérée réunie autour du fondateur, sur une étendue de plus de 250 hectares. Le 7 décembre 1953, une intervention policière tente d'anéantir jusqu'au souvenir de ce lieu, en vain. Les murs sont bel et bien rasés, mais la dispersion des membres telles des graines vont essaimer aux quatre coins de l'île, et gagner les villes via les faubourgs de Kingston et d'ailleurs. En effet, le Tuff Gong Studio de Bob Marley est une référence explicite à la philosophie de Leonard Howell, celui qui fut et qui est toujours surnommé « The Gong » [lire Le premier rasta, d'Hélène Lee, publié par Laurence Hill Books en 2001 ; voir le film documentaire homonyme sorti en 2010].

Bloodclaat et Bumboclaat : mystique de la parole obscène et/ou sacré

Bloodclaat et bumboclaat sont parmi les jurons les plus entendus dans les textes de reggae et de dancehall jamaïcains. Peter Tosh en parle comme d'une parole apparemment ordurière qui aurait la vertu sacrée de libérer qui la proclame, de l'emprise des mauvais esprits. Dans « Stepping Razor » : Red X (1992) son documentaire autobiographique, sous-titrée en français Vie et mort de Peter Tosh, il témoigne d'une expérience mystique. Lors d'une lutte spirituelle, il put sortir indemne en lançant un tonitruant « Move ya...Bumboclaat ! » qui l'exorcisa en dissipant l'ombre. S'initie selon lui un dialogue intérieur, une « inner communication » avec soi-même : I and I. Cette méditation métaphysique n'a rien à envier à celle de René Descartes et son malin génie. Dans les deux cas il y a d'abord doute et trouble profond, avant que la puissance du fait d'énoncer la pensée permette d'affirmer l'existence !

Dans les parlers du kumina jamaïcain nkut (ou kut) signifie « vêtement » et dériverait de nkutu, en kikongo un sac fait en fibre de raphia ou d'ananas. Ici, claat semble à mi-chemin entre la langue africaine et la déformation du cloth anglais. Bloodclaat, désigne le linge maculé de sang (blood) de la toilette intime féminine lors des menstrues. Dans la religion traditionnelle kongo, il y avait la croyance que dans cet état, indépendamment de leur volonté, la gente féminine mettait en péril la fertilité des sols et la pérennité des cultes. Ainsi, on leur interdisait toute activité agraire, sociale et elles vivaient recluses dans une habitation spéciale. Ceci est encore à l'ordre du jour dans certaines communautés sectaires ou misogynes. Bumboclaat au contraire a une signification originellement positive, s'il signifie Bumba cloth et se réfère, comme je le pense, à Bumba ou Mbumba : le python arc-en-ciel kongo favorisant la fécondité et la fertilité, les sécrétions séminales humaines ainsi que les eaux terrestres et célestes. Avec les deux pris ensemble, nous avons les deux faces d'une même pièce car dans le sacré comme en médecine, il y a souvent bipolarité au sens où le pur et l'impur, le mal et son remède peuvent aller de pair. La parole qui injurie ou qui maudit, suivant les circonstances est celle-là même qui bénit, soigne et libère. Positivité, rythmes et vertus thérapeutiques de la musique sacrée se retrouvent en filigrane dans la profane.

Natty Congo ou Congo Man : figure de résistance culturelle dans l'imaginaire jamaïcain du Reggae au Dance Hall

Big Youth, toujours en 1976, me permet de faire le lien entre Natty Dread, « le beau terrible » et Natty Congo, « le beau Congo ». En effet, dans le titre « Keep Your Dread », issu de l'album « Natty Cultural Dread », les deux notions sont interchangeables et se succèdent tout au long du morceau.

Le titre de l'album montre comment de la notion de Bongo nation, à la renaissance spirituelle qui vit le développement de ce qu'on a appelé la version urbaine du kumina (comme par exemple dans les faubourgs de Kingston) jusqu'à des artistes rasta comme Bob Marley ou Big Youth, « Congo » renvoie toujours à l'idée de culture africaine, de valeurs ancestrales et de résistance cimarrone. Dans le style reggae pour le premier, ou deejay pour le second, « Congo » évoque la résistance culturelle de celles et ceux qui, ayant rompu les chaînes de l'esclavage, ont pu recréer des microsociétés parallèles où les rites spécifiquement afro-descendants ont pu être célébrés librement et ainsi perpétuer leurs danses, leurs jeux de tambours ainsi que leurs chants et psalmodies. Il faut préciser que ces espaces de liberté appelés Kilombo au Brésil, Palanques en Colombie ou Cumbe au Venezuela se résument au melting-pot, dans lesquels les peuples originaires, diverses populations afro-descendantes ainsi que de rares euro-descendant-e-s, réalisèrent un certain brassage culturel.

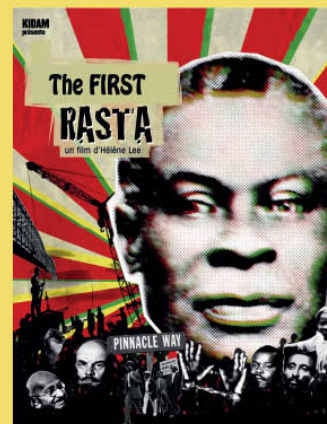
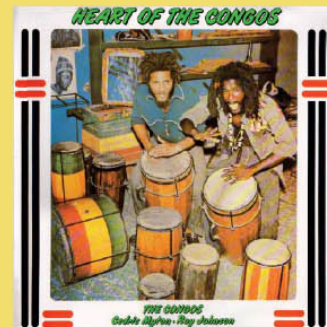
Des lieux-moments historiques comme le Pinnacle de Howell, l'ensemble de Count Ossie mais aussi les chorales noires protestantes et même les orchestres militaires sont autant d'éléments qui eurent une influence dans la richesse et la diversité des musiques populaires jamaïcaines. Le mento, le ska, le rocksteady, et l'avènement du sound system dans les années cinquante, sont autant de preuves de la créativité des artistes et artisans des évolutions culturelles du miracle jamaïcain : la population de l'île est aussi faible que son influence est immense dans la formation des goûts et des techniques musicales de notre monde globalisé. Dans les années 50 déjà, dans les faubourgs de Kingston, résonne Sir Coxson's Downbeat soit le sound system de Clement « Coxson » Dodd, ainsi que celui de Duke Reid alias le Trojan. Leur talent et leur longévité exceptionnelles fait qu'on a retenu leurs noms et leurs œuvres tandis que nombre d'autres pionniers restent méconnus.

Congo fut, est et reste une valeur refuge et un symbole cardinal de la résistance culturelle dans l'imaginaire artistique jamaïcain.



Mystic revelation

Bibliographie



Film - docu "The First Rasta" (2010) de Christophe Famarier & Hélène Lee.



Film - docu "Stepping razor - Red X" (1994) de Nicholas Campbell.



De Gauche à droite, les vinyles de

The Folks Brothers "Oh Carolina" / "I Met A Man" (1959)
Bob Marley & The Wailers "Natty Dread" (1974)
Big Youth "Keep your Dread" (1975)
The Congos "Heart Of The Congos" (1977)
Jah Cure "Congo Man" (2004)



Livre "The Gong" (2012) de Hélène Lee.



FONDATEUR DU SITE REGGAE.FR, ALEXANDRE GRONDEAU PARCOURT LA PLANÈTE EN QUÊTE DES MEILLEURS SOUND SYSTEMS. IL COUVRE ÉGALEMENT LES CONCERTS ET GRANDS FESTIVALS INTERNATIONAUX. DEPUIS 20 ANS, IL ENGRANGE AINSI UNE SOMME D'INFORMATIONS CONSÉQUENTE. DÉJÀ AUTEUR DES DEUX TOMES DU LIVRE « GÉNÉRATION H », LE JOURNALISTE ET MAÎTRE DE CONFÉRENCE A FAIT PARAÎTRE EN 2016 « REGGAE AMBASSADORS ». ENTRE DEUX POINTS DE VUE SUR LA SCÈNE REGGAE, CELUI-CI NOUS PRÉSENTE CET OUVRAGE ET DVD.

Les sound systems sont aujourd'hui dynamiques un peu partout sur la planète. Quel est ta session préférée, en Jamaïque et dans le monde ?

Effectivement, la culture sound system ne cesse de se développer un peu partout dans le monde. Elle illustre la capacité des populations à s'organiser pour passer la musique qu'elles aiment, ne pas se faire emmerder par des videurs à l'entrée de boîtes de nuit et passer de bons moments entre amis. En Jamaïque, j'aime beaucoup le Stone Love Sound System car c'est l'un des tous premiers que j'ai eu l'occasion d'écouter et j'adore encore aujourd'hui son style d'animation. J'ai eu la chance, il y a quelques années, de croiser Rory, un de ses fondateurs : le personnage est extraordinaire. Dans un autre style « d'ambiance » et au plan international, j'aime le personnage de Rodigan et sa manière de valoriser le reggae, mais il ne fait pas partie d'un sound system à proprement parler. Je choisirais donc Mighty Crown, le sound system originaire de Yokohama, qui a été le premier sound non-jamaïcain à remporter le World Clash en 1999. Ils sont de véritables militants et j'apprécie leur attitude. Ils jouent des sélections de qualité et ont un box de dubplates de malades mentaux !

Comment vois-tu l'avenir du sound-system avec l'essor de la Bass musique aujourd'hui...

L'avenir des sound systems serait radieux s'il n'y avait pas autant de répression. Chaque week-end, des systèmes sonores sont saisis par la police car les autorités n'aiment pas voir la jeunesse s'auto-organiser lorsqu'il s'agit de faire la fête. Pour le reste, le nombre d'amateurs de gros caissons et de lourdes basses ne cesse de progresser, en France comme à l'étranger. Effectivement, ce succès est en partie dû au génie de personnages comme King Tubby et Scientist qui sont entrés, selon moi, au Panthéon de la musique. Leurs styles étaient visionnaires, précurseurs...

Si Lee « Scratch » Perry n'avait pas brûlé son mythique Black Ark studio, des trésors auraient sûrement été découverts...

Lee Perry est un artiste surréaliste, capable de sublimer n'importe quel morceau, tant il regorge de créativité. Nous l'avons rencontré à de multiples reprises. La dernière fois pour « Reggae Ambassadors », le film et le livre consacrés au reggae jamaïcain, il fêtait ses 80 ans et venait de brûler le studio qu'il avait monté en Suisse... Lee Perry est un homme incroyable, à la hauteur de sa légende, mais ne croyez pas que fou rime avec idiot, il est très lucide sur le monde qui l'entoure et porte un regard acerbé sur la musique d'aujourd'hui.

La Jamaïque a préfiguré les courants musicaux électroniques contemporains. Et le deejay a anticipé la fonction du Mc. Comment expliques-tu qu'une si petite île regorge de tant de richesses culturelles ?

Le reggae est né dans le caniveau et le sound system juste à côté, sur les terrains vagues. Le reggae est né dans la misère, dans des quartiers où il y a plusieurs meurtres par jour. Le reggae est la seule chose qui reste aux Jamaïcains pour sublimer leur quotidien. De ce point de vue là, cette musique génère une forte immanence. C'est ravageur. Ce répertoire développe un message universel. Et le fait qu'il ait donné naissance ou, en tout cas, qu'il soit un parent éloigné du rap, de l'électro ou du dub, c'est parce que les Jamaïcains sont des formidables magiciens de la musique, des formidables explorateurs des machines. Ce qui a permis la création de tout un tas de choses passionnantes avec le rock, le hip-hop ou l'électro. Aujourd'hui encore, on a tout à attendre des innovations musicales qui viennent du reggae.

“ Le reggae est la seule chose qui reste à des Jamaïcains pour sublimer leur quotidien. ”

Comment ta passion a pu t'emmener aussi loin ?

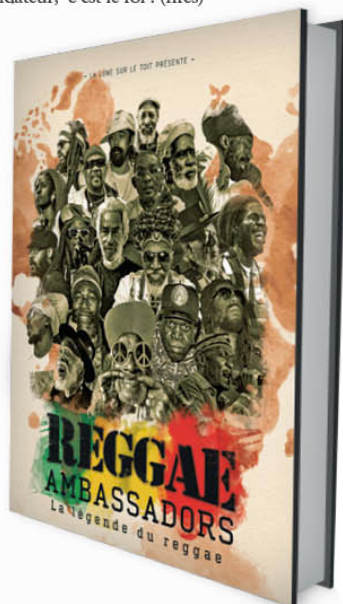
Et bien tu l'as dit ! La passion pour cette musique nous a emmenés très loin. Le projet remonte à il y a presque 20 ans. J'avais 18 ans lorsque j'ai réalisé les premières vidéos de Burning Spear et d'Anthony B. Disons que le concept de « Reggae Ambassadors », c'est la volonté de revenir à la base du roots reggae jamaïcain et de proposer, aux passionnés comme aux novices, la vision des stars du reggae, celles des années 60 et 70 comme celles de la génération roots revival. Ce qui est également très important c'est l'aspect beau livre et joli documentaire, le rap engendre pas mal de livres, la techno et le rock and roll encore plus. Le reggae n'en possède pas autant. Ce n'est pas normal car c'est une musique très populaire.

Pourquoi Bob Marley est absent de ton livre ?

Bob Marley, c'est presque un style de musique à part entière. Marley vend plus d'albums chaque année que tous les artistes qui font du reggae. En fait, il n'est pas dans l'ouvrage parce que je voulais mettre en avant les autres légendes du reggae, qui ont été un petit peu cannibalisées par l'énorme succès de Marley en Occident. Je voulais montrer que beaucoup de groupes jouent encore malgré la pauvreté et le fait qu'ils n'ont pas été payés pendant des années. C'est pour moi comme une revanche. Eux aussi ont fait avancer le mouvement. Le reggae ce n'est pas que Marley.

Donc si Bob Marley n'est pas un " Ambassador ", comment le définirais-tu ?

C'est le père fondateur, c'est le roi ! (rires)



En 2010 lors du dernier numéro de Natty Dread, le rédacteur en chef, Thibault Ehrengardt, voyait difficilement l'avenir de la presse musicale et du reggae à la Jamaïque. Es-tu d'accord avec lui ?

L'avenir de la presse spécialisée se situe évidemment sur Internet puisque la révolution technologique a amené la possibilité de proposer des vidéos, de la musique, des photos et du contenu éditorial, de façon très rapide. C'est vrai que le modèle économique concerné a complètement évolué ces dix dernières années, avec les bons et les mauvais côtés. Pour l'aspect négatif on peut déplorer la disparition de revues reggae. Mais d'un point de vue positif, on a vu émerger un certain nombre de médias comme Reggae.fr. Comme je suis plutôt quelqu'un qui va de l'avant, je suis plutôt content de cette évolution. Pour revenir sur les propos critiques de Thibault Ehrengardt, le rédacteur en chef de Natty Dread, c'est un point de vue qui se défend. Aujourd'hui pour ce qui est de la scène roots, je trouve certains artistes très intéressants. C'est vrai pour Chronixx qui a collaboré avec Major Lazer. Protoje, Jah9 ou Kabaka Pyramide, soit la génération roots revival, ont des choses particulièrement intéressantes à offrir. Je trouve que c'est plutôt positif. Je ne pense pas que le reggae roots va mourir. Il y a des moments où certains courants musicaux sont moins dynamiques. C'est un phénomène qu'on a pu constater avec le rap ou l'électro

Publier un livre n'est pas une mince affaire. Comment cela s'est-il passé avec La Lune Sur Le Toit, un éditeur qui semble être discret ?

Effectivement, de nos jours, proposer un beau livre musical est une chose difficile car cela coûte très cher. De plus, j'ai voulu proposer un bel ouvrage dont les artistes du mouvement seraient fiers. Pour ne pas te mentir, ce livre à été possible grâce au succès de mes romans « Génération H ». Le premier tome à été vendu à plus de 30 000 exemplaires. J'ai beaucoup de fans. Ils participent à tous mes événements. Le pari était de savoir s'ils allaient me suivre dans cette aventure. Pari réussi car la première édition collector à 1000 exemplaires est partie avant même la sortie du livre. Nous sommes déjà sur la deuxième édition.

En plus d'une immersion dans la vie jamaïcaine, le film-bonus est fort en moments insolites...

Le film offert avec le livre est complémentaire. Il a une vie à côté puisque nous l'avons présenté dans plusieurs festivals. Notamment en avant-première devant sept cents personnes à Avignon, mais aussi à Bordeaux et dans le Jura. Évidemment les films musicaux ne sont pas des blockbusters capable de remplir les salles. En revanche cette année, une tournée est prévue dans les cinémas « art et essai ». La difficulté m'oblige à être débrouillard et à rester proche de l'underground.

Pour finir, quels sont les trois disques mentionnés dans ton livre que tu apporterais sur une île déserte avant Armageddon ?

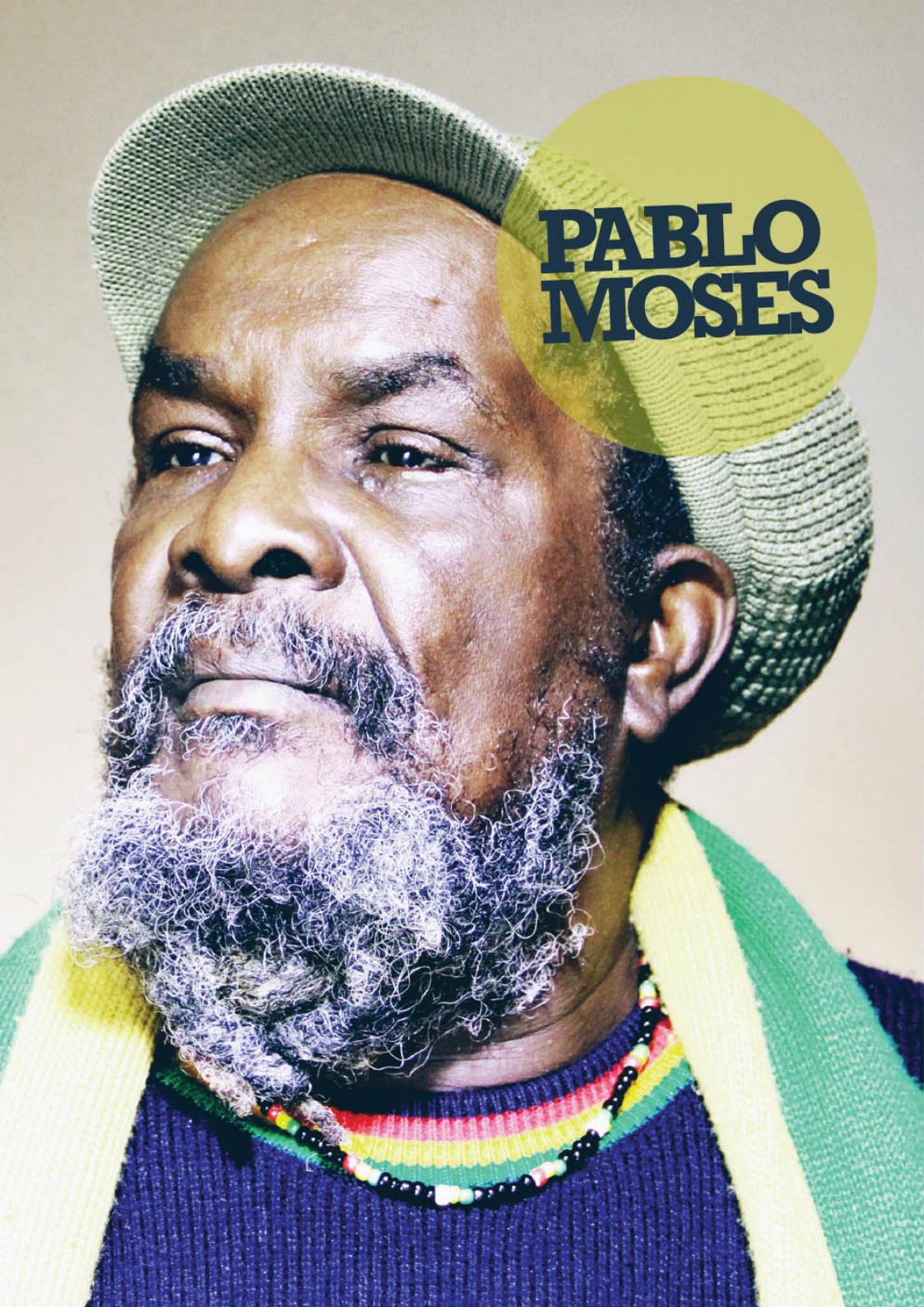
La question qui tue ! Si je devais prendre trois disques pour partir sur une île déserte, je choisirais « Til Shilo » de Buju Banton parce que c'est un disque qui a révolutionné l'histoire du reggae dans les années 90. C'est un enregistrement vraiment fort, où Buju explore déjà le digital et annonce le new roots. C'est vraiment un très bon album. Du côté des légendes je vais un peu tricher.



Je choisirais le coffret « Arkology » de Lee « Scratch » Perry, le mentor de Bob Marley, un des producteurs les plus prolifiques de la Jamaïque. C'est un disque formidable que je conseille à tous les amateurs de musique, dans lequel on entend justement les prémices de l'électro, au travers d'un certain nombre de remixes. Et pour finir probablement un disque d'Ijahman Levi, qui est en fait une compilation sortie chez Island, où l'on retrouve le titre « Jah Heavy Load ». C'est le roots le plus profond qui existe, un disque qui a bercé mon adolescence. Lorsque je l'ai découvert, j'ai compris que cette musique ne me quitterait plus.

Steel Pulse (photo de Kevin Buret, extraite de Reggae Ambassadors livre - Dvd / 2016).
Edition La Lune Sur Le Toit.

www.reggae-ambassadors.fr



PABLO MOSES

IDENTIFIABLE À SON TIMBRE DE VOIX CUIVRÉ, PABLO MOSES EST UNE LÉGENDE DU REGGAE ROOTS. SES ALBUMS « REVOLUTIONARY DREAM » OU « A SONG » SONT DÉSORMAIS INDISSOCIABLES DU PATRIMOINE MUSICAL JAMAÏCAIN. IL SORT AUJOURD'HUI « THE ITINUATION » UN OPUS FIDÈLE AUX PRÉCEPTES RASTAS, COPRODUIT AVEC HARRISON STAFFORD. L'OCCASION POUR CETTE FIGURE ATTACHANTE DE NOUS ÉVOQUER SON ACTUALITÉ, LA NOUVELLE SCÈNE DE KINGSTON, LES FONDEMENTS DU REMIX OU BIEN ENCORE L'UNIVERS DU SOUND SYSTEM.

Que faisais-tu avant d'enregistrer de la musique ?

Différente choses. J'étais notamment à l'université à Kingston afin d'étudier le commerce.

Ton premier single, « I Man A Grass Hopper », a été enregistré en 1975 par Geoffrey Chung. Quels souvenirs gardes-tu de cette session ?

Geoffrey Chung était le producteur de ce 45 tours. J'ai écrit cette chanson suite à des problèmes avec la police à cause de voisins qui n'appréciaient pas les rastas. Ils ont dit que j'avais importuné leurs enfants en fumant des joints dans la cour de l'immeuble, ce qui était faux. Je me suis toujours mis à part, dans un coin tranquille ou chez moi pour fumer.

Fréquentais-tu les sound systems dans les années 70 et 80 ?

Et bien oui ! J'ai même monté mon propre sound system qui s'appelait Ras Hi-Fi. Avant ça, j'intervenais dans différents sound pour chanter ou faire le selecta.

Tes titres étaient-ils joués lors de ces rendez-vous ?

À l'époque où je fréquentais les sound systems, je n'avais pas encore gravé mes titres sur vinyle. Mais lorsque j'ai eu mon matériel, j'ai joué mes propres compositions ainsi que celles d'autres artistes. Évidemment, c'était bien d'entendre mes morceaux. Je donnais aussi des copies pour ma promotion.

Quelles sont les différences entre les sound systems d'hier et d'aujourd'hui ?

Durant les années 70, il y avait exclusivement des vinyles. Et puis il y a avait moins de gros mots dans les textes. Il y avait un grand respect pour les titres que les deejays choisissaient. C'étaient des événements heureux. Souviens-toi ce que U-Roy disait : « Tell the people, you have to love your brother, love your sister ». Diffuser un message d'amour était le but du sound system à l'époque. Sinon Big Youth était une figure importante du milieu. Il est apparu après U-Roy et il a rapidement conquis le cœur du public. Bien sûr il y avait Downbeat et Stitch. Mais quand Big Youth est arrivé, il a placé le sound system à un niveau international. Il a fait connaître cette culture en Angleterre et dans le reste du monde.

Quelle est ta définition d'un bon sound ?

Le secret d'un bon sound c'est d'avoir une bonne sélection de disques. Puis de la jouer au bon moment afin de faire monter l'ambiance crescendo, jusqu'au bout de la nuit. Si tu joues un disque trop tôt cela peut casser l'ambiance.

Et contrarier les filles...

Oui ! J'ai nommé un de mes titres « Dubbing is a Must » parce que, quand tu écoutais du dub, tu devais toujours tenir ta partenaire proche de toi pour danser. C'est une musique sensuelle. Pour nous les rastas, les basses du dub sont comme nos pistolets et les paroles sont comparables à des balles. La basse et les rythmes étaient et seront toujours à la base du reggae.

Les sélecteurs jouaient-ils Bob Marley ?

Oui « Simmer Down » était un titre important. Mais c'étaient les Wailers qui étaient joués, comme Toots & The Maytals, lors de la période ska.

Où se déroulaient les sound et fallait-il payer ?

C'était très souvent dans des cours à l'extérieur et il fallait payer pour entrer. Parfois c'était gratuit mais il fallait consommer pour y rester. Sinon tu devais partir.

“Diffuser un message d'amour était le but du sound system à l'époque.”

Tu évoquais récemment l'opposition entre le message positif du reggae et certaines musiques. C'est à dire ?

Tu peux incorporer d'autres styles au reggae. Cette musique vient du ska, qui lui-même a été influencé par le jazz. C'est l'expression musicale qui prime. Et c'est surtout la façon dont la fusion est faite qui compte. Par contre il ne faut pas faire de la soupe. Je n'ai rien contre l'évolution. C'est bien d'incorporer un répertoire de manière subtile. Mais si tu déformes le reggae pour en faire du hip-hop commercial sans message positif, ça ne me plait pas.

Pourtant n'est-ce pas là l'évolution naturelle, liée à l'apparition des clubs, du sampler ?

Je me souviens de boîtes qui étaient sonorisées par des juke-boxes. C'était des opposants à la musique reggae. Les gens ne voulaient entendre que du R'n'B. C'est toujours une bataille pour préserver le reggae roots et les valeurs qu'il représente.

Que penses-tu des remixes ?

Remixer un titre peut avoir un effet négatif ou positif, selon. En fait c'est nous qui avons inventé (les Jamaïcains Ndrlr.) le concept du remix avec les versions en face B des 45 tours. Puis le reggae a expérimenté les sons de façon intense. Nous avions des versions dub sur les vinyles avant tout le monde.

L'exposition « Jamaica Jamaica ! » est actuellement à l'affiche à Paris. Qu'en penses-tu ?

Lorsque quelqu'un organise un tel événement, il doit connaître cette culture. Et si possible aller à la Jamaïque. Même s'il n'a pas besoin d'être Jamaïcain pour monter une exposition du genre. Notre musique touche tellement de gens, un public qui n'est d'ailleurs pas forcément rasta. Je pense que c'est une bonne chose, c'est positif.

Quel est ton point de vue sur l'actuelle scène roots jamaïcaine et des interprètes comme Protoje ou Jah9 ?

Jah9 est très cultivée et Protoje maintient le style reggae roots et les messages sociaux. Ce sont de très bons artistes, avec des titres destinés aux oubliés. Et ils perpétuent la culture du sound system. J'ai invité Protoje sur mon nouvel album. Mais son emploi du temps était trop chargé. Il n'a pu venir en studio.

Justement parlons de ton dernier album « The Itinuation ». Comment s'est déroulée la rencontre avec Harrison Stafford ?

Pour « The Itinuation », j'ai écrit la plupart des chansons. Je suis aussi producteur et certains titres sont coproduits avec Harrison Stafford. Je l'avais déjà rencontré avant cet enregistrement. J'ai déjà travaillé avec lui sur trois albums de Groundation. Grâce à Jah, il est venu me voir chez moi à la Jamaïque. C'est quelqu'un de profondément respectueux envers les valeurs du rastafarisme, il est très humble. Et nous sommes devenus amis. Je considère Harrison comme mon fils !

Lorsque tu te lances dans un nouvel album, essayes-tu de créer quelque chose de nouveau ?

C'est bien ce que nous avons fait. Nous nous sommes retrouvés afin de communiquer au mieux. Nous avons une confiance mutuelle en notre talent. Même si je n'ai jamais vraiment été satisfait de mes albums... Chaque projet est un nouveau challenge pour moi. Je pense qu'il y a toujours de la place pour la créativité.

As-tu suivi le processus de réalisation de « The Itinuation », notamment au studio Lion & Fox à Washington, pour le mix et le mastering ?

Nous n'avons pas pu nous rendre à Washington mais nous avons communiqué sur Internet et au téléphone. C'est toujours mieux d'être là physiquement. Mais je pense que nous avons obtenu un excellent résultat, même à distance.

“ Comme la plupart des Jamaïcains, j'ai été bercé par Ray Charles, Aretha Franklin, Nat King Cole...”

Quel est le message de « Murder », le track choisi pour le contest de remix Star Wax qui débutera le 15 juin ?

Ce que je vois c'est qu'il y a des meurtres inutiles et stupides perpétrés par des jeunes égarés qui se baladent armés, prêts à sortir leurs couteaux quand un regard ne leur plait pas. Les rastas ne portent pas de revolvers. C'est plus important de préserver la vie. Beaucoup de gens se sont rendus compte que notre pensée évoque surtout l'amour et le respect. L'université s'inspire de la philosophie rasta. Cela calme les jeunes.

Au-delà du discours, ton timbre de voix renvoie à la soul. Apprécies-tu ce répertoire ?

Comme la plupart des Jamaïcains, j'ai été bercé par Ray Charles, Nat King Cole, Aretha Franklin, et The Four Tops. J'écoute aussi du jazz comme Bob James et Bobby McFerrin. Le titre « Lioness » (extrait du dernier album de Pablo Moses Ndrlr) est très inspiré de la musique soul. Harrison aime ce côté là. Il y a des titres plus roots et plus durs comme « Living in Babylon ». Les chansons du disque reflètent l'attitude que nous devrions avoir envers les autres. Le respect, l'amour et l'amour pour Jah.

Bonne nouvelle, la dernière usine jamaïcaine qui fabriquait des vinyles est de nouveau en activité...

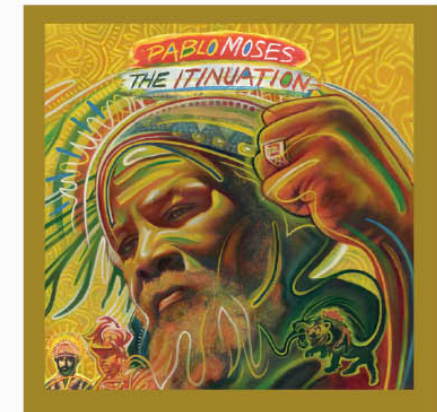
Oui effectivement, j'ai entendu dire que Tuff Gong rouvrait. C'était important pour nous, en tant que producteurs indépendants, de presser nos vinyles sur l'île. C'est une source importante de revenus. Depuis la fermeture de Dynamics et Tuff Gong, c'était difficile. J'espère que l'on pourra presser au dessous des 500 copies obligatoires. Tout le monde n'a pas les moyens de sortir des sommes d'argent conséquentes.

Tes impressions concernant le retour du vinyle et achètes-tu des disques ?

Je suis très heureux du retour de ce format, surtout en Europe et en Asie où les gens réclament mes albums en vinyle. J'ai une affection particulière pour ce support que je trouve plus chaleureux qu'un Cd. J'ai une belle collection de vinyles chez moi. En ce qui concerne les disquaires, Derrick Harriott est présent à Kingston et il me semble que Rockers International est toujours ouvert.

Pour finir, avez-vous un message ou un sujet à évoquer ?

Je voudrais dire que Pablo Moses aime le monde, Peu importe ce qu'il se passe, Pablo Moses chante et se bat pour l'égalité et la justice pour tous.



“The Itinuation” dans les bacs le 15 juin



PICÓ
Sound system culture
en Colombie du nord

AUTRE CONNEXION HISTORIQUE MAIS MOINS CONNUE SOUS NOS LATITUDES, LE PICÓ EST APPARU DANS LES ANNÉES 50 EN COLOMBIE, À CARTHAGÈNE ET BARRANQUILLA. CE TYPE DE SOUND SYSTEM EXPRIME UNE CULTURE RICHE, FAITE DE NOMBREUSES INFLUENCES AFRICAINES ET CARIBÉENNES. IL INTERPELLE, AUSSI BIEN PAR SES RYTHMES SOUTENUS QUE PAR LA TAILLE DES ENCEINTES. DESSINÉ À LA MAIN, LE MATÉRIEL REVENDUQUE UNE ESTHÉTIQUE SINGULIÈRE ET COLORÉE. MAIS CETTE CULTURE EST MISE À MAL PAR LES DÉMARCHES LUCRATIVES. ENTRETIEN AVEC ROBERTO, FONDATEUR DU REMARQUABLE SITE PICO.COM

Peux-tu expliquer qu'est-ce que le picó ?

Un picó est un appareil électromagnétique qui émet du son, c'est une sono avec quelques haut-parleurs géants. Selon la tradition il y a des dessins et des écritures à l'effigie du propriétaire du system. Le picó est synonyme de tribu urbaine.

Le picó est-il influencé par les sound systems jamaïcains ?

Selon nos recherches, les picós colombiens sont nés plus ou moins en même temps dans les années 50. Les classes populaires de l'époque ne pouvaient pas acquérir une sono. S'ils souhaitaient faire la fête, ils devaient les louer. Les picós sont nés dans les ports de Carthagène et de Barranquilla, en Colombie du nord (sur le rivage caribéen, Ndlr). Ce qui montre indéniablement qu'il y a eu des échanges de savoir avec les Antillais.

Les Djs jouent aussi un reggae spécial, le verberna ?

Chaque picó se spécialise dans un genre, soit en salsa, en champeta, en musiques antillaises, en musiques africaines (rumba congolaise, soukous...), en cumbia ou en porro. Les musiques africaines et la champeta ont eu une influence forte, puisque les vinyles arrivaient en bateau à Carthagène et Barranquilla. À partir des années 70, le phénomène des picós a généré du business et c'est devenu une industrie: importation de disques, production d'artistes locaux, promotion des picós, etc. Sinon Verberna, c'est une fête animée par un ou plusieurs picós, généralement le dimanche à partir de trois heures de l'après-midi.

Qu'est-ce qu'un bon Dj picó ? Y a-t-il des Mcs ?

Pour développer un bon picó, il faut avoir une bonne collection de vinyles. Chaque picó se distingue grâce à sa collection et à l'exclusivité des disques (certains Djs cachent même les macarons pour garder l'exclusivité, phénomène aussi observé à la Jamaïque et lors des débuts du hip-hop, Ndlr). Oui, le picó n'est pas seul. Il y a même des Vjs aujourd'hui. J'apprécie personnellement quand un picó me fait découvrir de la musique africaine.

Quels sont les meilleurs picós ?

À Carthagène, le plus important des Djs est Rey De Rocha de Musical Organization King of Rocha. Le sound system est imposant, il est équipé de 20 caissons de basse et de douze satellites... Le propriétaire est OMR. Il est le producteur le plus influent du mouvement « El Chawala ». Ses labels sont Imperio et Maxiteca Imperio Producciones (MIP). Les disciples de Rey De Rocha s'appellent Imperialists ou Gemini Stereo du barrio La Esperanza. Ils soutiennent des artistes comme Mr Black, El Afinaito, El Jhonky, Latin Dreams et d'autres. Ce picó a remporté le dernier Congo Gold qui se déroule lors du carnaval de Barranquilla. À Barranquilla les meilleurs picós sont El Coreano, avec plus de 40 ans de tradition. Ou El Solista qui ramène beaucoup de monde. Mais aussi El Skorpion Disco Show, El Sibanicu, El Concord.

Quels sont les peintres les plus réputés de picó ?

Cet art est né au milieu des années soixante, dans le but d'inscrire le nom du propriétaire et de représenter graphiquement la tendance musicale du picó. Alsander Gerson Costa et Belisario De La Mata alias Belimath font partie des premières générations de peintres de picó, dès la fin des années 60. Les peintres les plus importants de la scène sont : William Gutierrez (depuis les années 80, Ndlr) Alcur ou encore Oscar Peña qui est spécialisé en calligraphie. Il détient également une société spécialisée dans la promotion des picós.

Le picó est-il apprécié partout en Colombie ?

Ces une création créole, qui existe seulement sur la côte nord de la Colombie, plus précisément à Carthagène et Barranquilla, où elle est apparue.

Existe-t-il une danse particulière, la champeta ?

La champeta est un rythme musical. La danse, comme le reste de cette culture, a été créée petit à petit en faisant la fête. Oui il y a une danse particulière, même des styles de danse selon les picós. Par exemple, la salsa locale se danse différemment des autres types de salsa.

Depuis les années 50 y a-t-il eu une évolution ?

Les picós sont en constante évolution. En 1950 c'était des sonos à usage domestique. Pendant les vacances, les familles ajoutaient de petits haut-parleurs accrochés aux arbres pour générer plus de volume. Les enceintes ne dépassaient pas un 1 mètre de haut et 1 mètre 20 de large. Il y avait seulement deux haut-parleurs de 15 ou 18 pouces. Généralement de la marque Jim Lansing, plus tard connue sous le nom JBL, avec des amplis à lampes. Depuis les années 2000, les picós sont devenus ce que l'on appelle des «tipo concierto». Il y a la notion de concert et de massalarià. Ça c'est professionnalisé. Un picó est composé d'un Dj, d'un animateur au micro, d'un pianiste avec un synthé. Il y a aussi quelqu'un qui s'occupe des effets sonores et une autre personne des lumières. Comme dans le football, c'est une équipe avec ses fans qui la suivent partout. Le plus petit sound system fait 20 000 watts et les plus importants 50 000 watts. Maintenant il y a la technologie numérique. Certains picós continuent d'utiliser des dessins, mais d'autres abandonnent cette tradition. Ils sont désormais identifiés avec une couleur. Par exemple The Skorpion utilise le vert, The Solist le bleu et The Fidel le blanc. Désormais, chaque week-end, il y a environ 15 picós qui jouent. Chaque dimanche The King Rocha joue dans les arènes de Carthagène, et l'entrée coûte entre 5 et 15 dollars.

Existe-t-il des femmes Djs ?

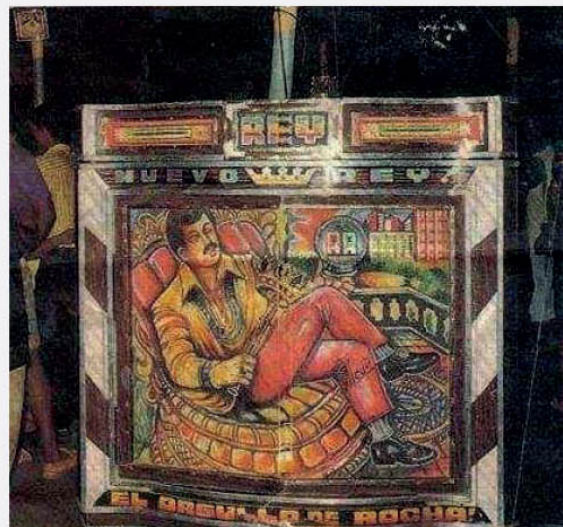
Je n'en connais pas. Ces dernières années, il y a eu des femmes Djs qui ont émergé mais elles suivent la tendance occidentale.

Pour finir, quand as-tu fondé le site pico.com ?

Pico.com est né en 2012 lors de la réalisation d'un documentaire sur les picoteros. En 2014, nous avons remporté un appel à projet du ministère des communications qui nous a permis d'améliorer le site. Nous avons également créé une application qui permet de créer et partager votre propre musique.



Nuevo Latino fils devant le meuble à vinyle, l'ampli à lampe, les platines vinyles et la console. Circa 1970.



Picós de Rey De Rocha pendant les années 80 puis de nos jours.



**DJ
KONIX
& DROP IN CARAVAN**

Ci-dessus:
Lac Atitlán au Guatemala

Ci-contre:
Péninsule de Nicoya,
Costa Rica



DEPUIS LES PREMIÈRES FREE PARTIES À LA FIN DES ANNÉES 80, LES SOUND SYSTEMS TECHNO PRÔNENT LA FÊTE LIBRE ET S'OPPOSENT À LA SOCIÉTÉ, AUX DISCOTHÈQUES... POURTANT, VIVRE EN MARGE GÉNÈRE UNE PRÉCARITÉ DIFFICILE À ASSUMER EN VIEILLISSANT. RÉSULTAT, CERTAINS DES ACTIVISTES PASSENT DU MILITANTISME AU PROFESSIONNALISME. DJ KONIX FAIT PARTIE DE CEUX-LÀ. FRÈRE DE SON DE DROP IN CARAVAN ET TOMAHAWK, IL NOUS RACONTE POURQUOI IL EST PARTI JUSQU'EN AMÉRIQUE LATINE...

Ta première approche des platines vinyles ?

L'année ? pffff ! Il y a un bail j'écoutais déjà de la musique électronique, genre les premiers morceaux d'acid house qui étaient dans le Top 50 : « Rock to the Beat » par One O One et Technotronic. J'ai acheté des MKII à 17 ans. Et ça fait 23 ans je n'ai pas décroché, même si aujourd'hui, j'utilise aussi des CDJ et laptops pour mixer. J'ai commencé à fréquenter les fêtes trance. Puis les teknivals, les premiers sound systems : Spiral Tribe, Facom Unit, Tomahawk et tout.

Es-tu déjà allé à la Jamaïque ?

Non. Mais à 22 ans je tournais en rond en France. J'avais un cousin qui vivait aux Antilles et qui faisait des fêtes sur les plages. J'ai pris un billet d'avion et je suis allé le rejoindre. J'étais dans les Antilles françaises plus particulièrement à la Guadeloupe. Du coup je me suis vite mis à organiser des soirées, mais l'idée était aussi d'attirer les locaux, ce qui n'était pas évident à l'époque car ils étaient à fond dans le zouk ou le raggga. On a vite compris que le mieux était d'installer le sound system le dimanche matin sur les plages populaires, où les locaux passaient la journée en mode barbecue et bivouac. Evidemment c'était en mode free et on partait dans des bœufs avec des platines vinyles et des musiciens. Du coup, on a découvert les musiques traditionnelles, très présentes sur ces îles, et notamment le gwo ka. C'est vraiment la musique traditionnelle guadeloupéenne, un rituel avec une dizaine de percussions dont le djembé et le boula et des chants créoles. Ça te met en transe et du coup ça collait avec nos tracks techno et house. Depuis c'est plus fort que moi : il faut que je mixe des sons avec des rythmes tropicaux.

Et après ce séjour, que s'est-il passé ?

Je reviens en Europe, à Marseille et je rencontre Debbie des Spiral Tribe. En 1999, nous sommes partis en Italie où j'ai rencontré Sound Conspiracy (union des sound Okupe, Total Resistance et Facom Unit, Ndlr). Ils revenaient déjà d'un long trip en camion : ils sont partis d'Europe pour aller en Inde. Ils sont passés par l'Iran... J'ai intégré la grande famille des travailleurs. Ils sont devenus mes meilleurs potes, mes frères de son comme nous disons. Ensuite je suis revenu à Paris. J'ai rencontré des Colombiens. Certains étudiaient. De là est née l'envie de faire un festival à Bogota. J'avais 25 ans. En France, il commençait à y avoir des problèmes dans les raves parties. C'était moins fun. Il y avait des histoires dark, des racailles, de la violence. Ça tournait en rond. Ces facteurs m'ont motivé pour repartir à l'aventure.

Est-ce pour ça que Drop in Caravan Sound System est né ? Est-ce l'interdiction des raves en France qui a poussé Drop in caravan et Tomahawk à partir aussi loin ?

C'est un peu lié. Mais ce n'est pas la première raison. Nous avions besoin de nous évader, de partir et d'aller à la découverte des autres. Il y avait cette idée d'apporter des fournitures scolaires pour les enfants, de les aider à rénover des lieux de rencontre, de se rendre utile. L'idéal c'était de partir avec les sons dans des pays que nous ne connaissions pas. À l'époque, nous ne parlions même pas espagnol. Il y avait l'envie d'improviser des fêtes, sans flyers, avec les habitants des villages. Puis de faire de plus grosses fiestas en ville. Ior Records a lancé Expedisound en Afrique en 2004, puis en Mongolie en 2006. Ils ont également insufflé ce genre de trip avec des camions. L'idée était aussi d'enregistrer des banques de sons pendant le parcours, des bruits d'animaux, d'enfants, etc. À la base Drop in Caravan Sound System réunissait des personnes issues de divers sound systems français, italien et anglais. Tonio est, on va dire, le brain. Mais l'idée n'est pas de mettre une personne en avant, mais le spirit. C'est une grande famille qui représente deux cents personnes... L'objectif initial était de relier Montréal à la Patagonie. Mais Drop in n'a pas pu entrer au Chili. C'est un peu compliqué quand tu es en mode gypsy-troubadour. Depuis la France, ils ont donc chargé 20 ou 30 kilos de sons dans un container pour Montréal. Ils ont acheté un premier bus, puis deux. Ils sont passés par Nyc... À San Francisco, ils ont acheté un troisième bus, puis ils ont pris la direction du Mexique. Après, ça a été plus doucement. Vers Panama ils ont dû vendre un bus pour faire passer les deux autres bus sur des barges. Un an après, ils m'ont rejoins à Bogota. Quand ils sont arrivés, ils étaient une vingtaine de personnes (Djs, Vjs, plasticien, Ndlr). Marvin est né pendant le voyage. Il y avait plus de 2000 vinyles dans les bus, ainsi que des chiens, une chèvre... Lorsqu'ils sont arrivés, j'habitais dans un squat. J'en ai eu des frissons parce que je savais que j'allais être de la party. Et puis je n'avais jamais vécu dans un camion ou un bus... Il n'y avait pas encore ce genre de trip en Amérique du Sud, autofinancé avec les moyens du bord. Avant de partir, nous sommes restés deux mois à Bogota. C'était trop cool. Nous avons participé à Bogotrax. Nous avons aussi fait des gigs dans des prisons, comme Johnny Cash ! Il y a beaucoup de gens simples en prison. Ce sont souvent des victimes du système, plus que des criminels. C'était marrant parce que ça jouait du noise, de la house... ils hallucinaient !

La première question posée a été : « Avez-vous été payés pour venir ? » Et j'ai répondu : « Non, nous avons payé pour venir ». Ils ne comprenaient pas. En effet nous avons tout financé par nous même. Bogota ou l'alliance française n'a pas donné un peso. Ils ont juste donné une autorisation et facilité les démarches.

Vous ne jouiez pas que de la techno-house ?

Ouaiiii, à chaque musique son heure. Une fête peut durer 48 heures. On ne balance pas que de la hard techno pendant deux jours, sinon on devient fou. Pour cette expédition, c'était hyper varié, un peu de reggae, du hip-hop...

Invitez-vous des toasters ou Mcs ?

Tu sais il y avait des anglais, ils écoutaient de la d'n'b. Donc après quelques verres, ils prenaient le micro. Ça le faisait sur la d'n'b, mais sur de la house nous leur disions de revenir par la suite. Il y a eu beaucoup de bœufs. Lorsqu'un mec arrivait avec un instrument, il se calait. Un saxophoniste n'avait même pas besoin de micro. Il se mettait en plein milieu...

Etiez-vous autonomes pour alimenter la sono ?

Je crois que nous avons tout essayé. Évidemment nous avions des groupes électrogènes, mais il faut mettre de l'essence. Il y avait aussi des panneaux solaires sur les camions mais ils n'étaient pas aussi performants qu'aujourd'hui. Donc ça ne servait uniquement pour les petites choses du quotidien. Je ne suis pas électricien mais à Caracas, nous nous sommes branchés directement aux poteaux électriques. Je crois que pendant ce trip j'ai tout vu. Même à Bogota, nous faisons des petits shows dans la rue, autorisés par le barrio. J'ai souvenir que le système de branchement était très sommaire, disons à l'africaine. Mais ça marchait.

Aviez-vous un parcours tout tracé, ou y avait-il de la place pour la spontanéité ?

Avec l'âge on s'améliore. Mais franchement, quand il y en avait un qui voulait faire du surf, nous allions sur un spot dont nous avions entendu parler. C'était un peu au feeling. Mais évidemment nous passions de ville en grande ville. J'avais une bonne connexion à Caracas, alors nous sommes restés plusieurs jours. Après le Venezuela, nous avons abordé des endroits où il n'y a pas de route. Tu étais obligé de mettre les bus sur des barges. Quand nous avons quitté Bogota, le voyage a encore duré un an. Mais je n'ai pas pu aller jusqu'au bout.

Tu es retourné à Bogota ?

Oui, j'ai fait cinq éditions de Bogotrax, qui est né de la connexion Paris-Bogota. Encore une fois chacun payait son billet pour venir. L'été, je revenais en Europe.

Il y a Charles Tox de Galettas Calientes Records qui est arrivé à la deuxième ou troisième édition. Depuis il est resté et produit des artistes locaux. Il y a une énorme connexion qui c'est faite suite au passage de Drop in et le festival Bogotrax.

Justement revenons sur le voyage. Quelles sont les meilleurs et pires souvenirs ?

Bah, c'est difficile d'en parler car les pires souvenirs sont liés à des décès. Au Brésil il y a eu un ami tué par balle. et à Bogota un autre qui a fait un arrêt cardiaque sûrement lié à la consommation excessive de drogue. On ne veut pas oublier mais je ne souhaite pas en dire plus, nous avons un problème avec ça. Les meilleurs souvenirs il y en a eu plein. Mais si ! C'est quand Drop In est arrivé à Bogota. La famille d'Europe est arrivée. Ce fut un moment fort.

Penses-tu que la communauté des travellers est grandissante ?

Non, je ne pense pas. Il y a des gens qui résident dans des camions aménagés, mais ces personnes ne vivent pas forcément en tribus. Et ils sont moins nomades.

Aujourd'hui tu es toujours Dj. Ce genre de trip ne te manque pas ?

Non parce que j'ai encore les deux pieds dedans (rires). En plus en tant que technicien-roadie, je bosse à 60 % sur des événements de musique électronique, même si les entrées sont payantes et sous contrôle.

Tu formes aussi un duo avec Jedsa Soundrom. Peux-tu nous parler du Ep « Donso Kan » qui sort cet été au format digital ?

C'est marrant parce que ça ne fait pas longtemps que l'on se connaît. Nous nous sommes rencontrés, il y a deux ans, au squat le Soft à Ivry. On a très vite sympathisé. Nous avons alors fait quelques morceaux ensemble. Je le kiffe. C'est intéressant parce que mes potes anglais du Bedlam Sound System (fondé en 1992, Ndlr) et SP 23 ont monté une « community kitchen », dans les camps de réfugiés à Calais. Ça fait presque trois ans que ça dure. Et Jeff23 de Spiral Tribe fait des compiles dont les bénéfices vont aux réfugiés, grâce à l'association Artists In Action. L'histoire du Ep est étroitement liée car le vocal samplé est extrait de « Donso Kan ». Un titre réalisé par Akilignouma. C'est un Malien qui fait de la musique plutôt traditionnelle. Et son manager voulait soutenir l'association Artists in Action, mais il ne savait pas que c'était orienté sur les musiques électroniques. Et quand Jeff23 a entendu le morceau original, il a pensé à moi puisque je mixe aussi de la house soulful comme Jedsa Soundrom. Ensuite, nous avons fait un remix de « Donso Kan ». Sur l'Ep, il y aura la version originale, un remix de Charles Schillings et le notre. Jedsa Soundrom et moi formons Greenblood.

“(...) Ils ne comprenaient pas. En effet nous avons tout financé par nous même. Bogota ou l'alliance française n'a pas donné un peso.”

Initiation au Djing par Claire dans un barrio de Bogota



★ SOUND BIKES ★



www.unitedsoundsystems.dk
www.facebook.com/UnitedSoundSystems/

Pour ceux qui souhaitent se lancer dans le sound bike
 nous vous conseillons aussi de consulter le blog :
www.instructables.com/id/Battery-Powered-Mobile-Party-Sound-Systems/

ORIGINAIRES DE TRINIDAD, LES SOUND BIKES FONT DES ÉMULES AUX QUATRE COINS DU GLOBE. C'EST LE CAS DU FUTURE SHOCK BIKE CREW, UN COLLECTIF NEW YORKAIS QUI REPRÉSENTE CETTE CULTURE AVEC AUTHENTICITÉ. D'AUTRES SONT ATTACHÉS AUX FONDEMENTS DES LOW BIKES, EN CALIFORNIE. ET CES DERNIÈRES ANNÉES, DE NOUVELLES INITIATIVES ONT VU LE JOUR EN EUROPE. PAR EXEMPLE LE MODÈLE TCHIC BOUM BOUM, CONÇU PAR LA BOÎTE À OUTILS, UNE ASSOCIATION TOULOUSAINNE. OU ENCORE UNITED SOUND SYSTEMS (U.S.S.), UN GROUPE DANOIS DÉVOLU À CETTE SINGULIÈRE SONOMOBILE. DIRECTION COPENHAGUE, À LA RENCONTRE DE TOMMY, LE COFONDATEUR DU COLLECTIF.

Quand est venue cette passion ?

Je suis tombé amoureux de la culture sound bike dès l'été 2011. Ça a débuté par une sonomobile. Un bon ami à moi avait fabriqué un sound system en forme de wagon. Et nous avons commencé à nous balader avec. Puis en 2012, nous avons fondé United Sound Systems. Et nous avons fait notre première parade la même année. Au départ, ce wagon a été fabriqué pour être présenté dans le cadre d'un festival, mais nous l'avons amené à Copenhague. Nous nous sommes alors dit que nous pouvions l'utiliser en milieu urbain. La ville est très conviviale et elle est équipée pour les cyclistes (nombreux au Danemark, Ndlr). Il y a une vraie tendance vélo-cargo, à deux ou trois roues, qui permet de transporter des charges plus importantes que sur un vélo normal. En 2012, il y avait peu de personnes qui construisaient des sound systems sur les vélos. Les gens installaient des sound, mais sur des chariots. Ou implantaient des dispositifs sur des wagons. Depuis, il y a beaucoup de personnes qui proposent des sound bikes. Tant qu'il est mobile, c'est cool ! Au festival de Roskilde, il y a un vaste campement, où vous pouvez vous promener et jouer avec votre sound bike...

U.S.S. est-il ouvert à tous ?

Ce ne sont pas que des amis. Nous sommes ouverts à tous. Il y a beaucoup de novices et tout le monde peut intégrer nos événements. Depuis U.S.S. s'agrandit et des personnes arrivent avec des idées novatrices. Certains apportent des conseils précieux, ils sont vraiment compétents.

Comment s'organisent vos parades ? Sont-elles illégales ou officielles ? Y a-t-il des Djs ?

Lorsque nous organisons des événements avec U.S.S., nous demandons des permis et nous affichons des avis dans les environs. Certains des gars qui ont des sound bikes sont eux aussi Djs. Je suis du genre paresseux, alors je préfère préparer des mix-tapes. Tout ce que nous faisons avec U.S.S. est gratuit. Nous faisons aussi des sessions et des campements spontanés. J'adore donner quelque chose au public, offrir de la musique sans qu'il soit nécessaire de payer en retour. Parfois, les gens ne comprennent pas que nous consacrons autant de temps et d'argent à construire ces vélos, pour faire des manifestations gratuites. Je pense que l'atmosphère autour d'une fête spontanée et gratuite est unique...

Est-ce que Nebula est ton premier sound bike ? L'as-tu fabriqué seul ? Et pourquoi l'as-tu appelé Nebula ?

Nebula est mon premier sound bike. Je l'ai construit avec mon père. Il m'a notamment aidé à choisir les bons composants. J'ai été inspiré par une vingtaine de vélos qui ont été construits dans la communauté. J'ai essayé de faire un cycle original avec les meilleures idées. Je suis très content du résultat. Je l'ai appelé Nebula parce que le design me fait penser aux images des nébuleuses observées par la NASA. Jackson Pollock m'a également inspiré pour la peinture.

As-tu vu ces créations imaginées par les New-Yorkais de Future Shock Bike Crew ? Ils mettent un trike sur l'axe arrière, alors que vous le placez devant, comme pour les vélos-cargos.

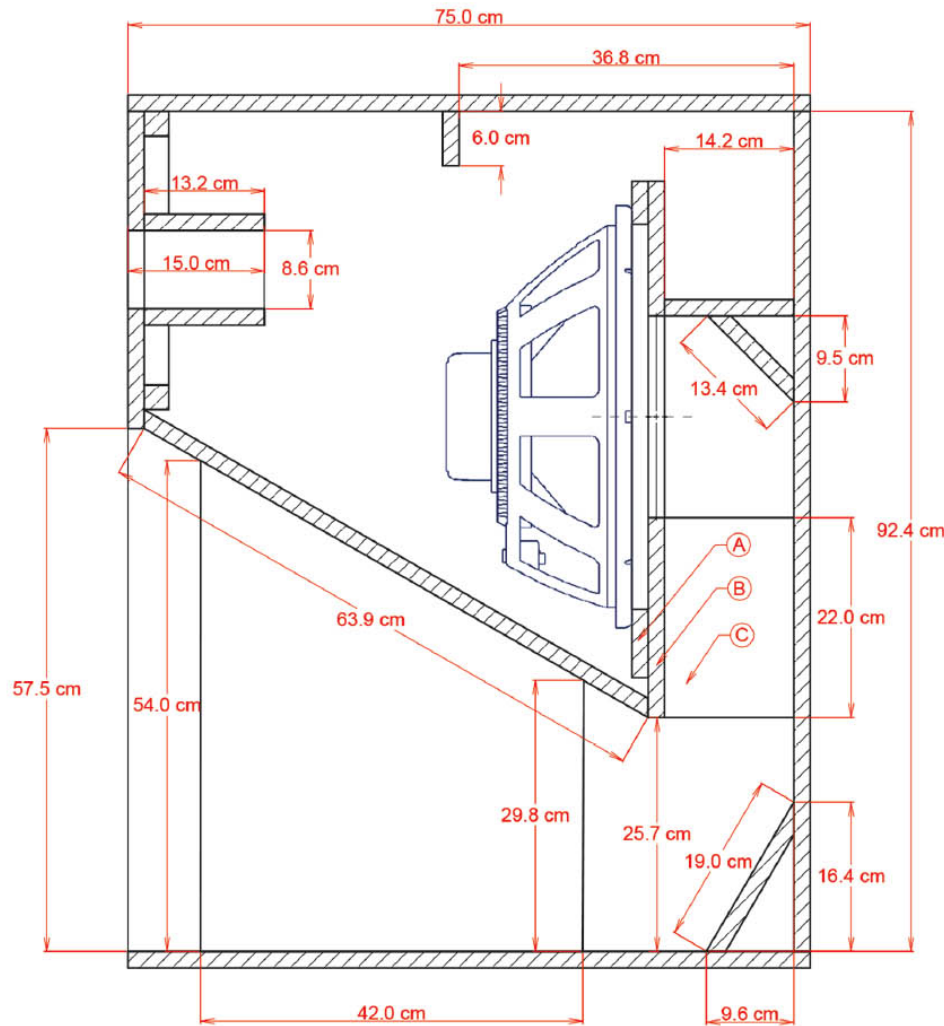
Je ne connaissais pas le Future Shock Bike Crew avant que tu m'en parles. Les modèles que nous utilisons sont principalement des vélos repérés dans la région autour de Copenhague. Nous avons créé U.S.S. afin de partager notre expérience avec d'autres personnes. Et réciproquement. C'est ainsi que les sound bikes s'améliorent. Vous pouvez vous inspirer sur Internet, mais c'est tellement plus fort quand vous rencontrez réellement les gens.

Combien de temps as-tu mis pour fabriquer Nebula ? Et quelle est sa puissance sonore ?

Il m'a fallu deux ans pour me décider, mais seulement six mois pour le construire. La sono se compose d'un satellite WORK de 15" (38cm) et de deux caissons de grave Turbosound de 18" (45cm). J'ai une batterie AGM 110Ampères étanche et ça fonctionne sur 12 volts continus.

Connais-tu la culture sound system jamaïcaine ?

La culture du sound bike à Copenhague ne reflète pas vraiment la scène jamaïcaine. Les gens ont des goûts musicaux très variés. Quand je suis sur le Nebula, j'aime passer du dub old school. J'aime aussi jouer de la cumbia, de l'afrobeat et du jazz. La chose la plus importante pour moi est de partager de bonnes vibrations. Si c'est la nuit et que je suis à Meatpacking District, je joue des morceaux plus populaires, qui vont faire danser le public... S'il fait beau temps, il y a de fortes chances qu'il y ait des sound bikes et des fêtes improvisées.



DIY SOUND SYSTEM

CELESTION, JBL, MARTIN, TURBO SOUND, FUNKTION ONE, EAW, VOID... FONT PARTIE DES MARQUES RÉPUTÉES, IDÉALES POUR UNE BONNE SONO LIVRÉE CLÉ EN MAIN. À L'ORIGINE DES SOUND SYSTEMS, LES SONOS ÉTAIENT FABRIQUÉES ARTISANALEMENT, PARFOIS AVEC LES MOYENS DU BORD. AUJOURD'HUI CERTAINS SOUND SYSTEMS FONT PERDURER CETTE TRADITION DU DIY. C'EST LE CAS DU LEGAL SHOT, DE DUB-STUY OU D'I-SKANKERS... POUR LES SOUND SYSTEMS REGGAE. DANS LA TECHNO, ILS SONT NOMBREUX À S'INSPIRER DES TRAVAUX DE MARC O. DEPUIS 10 ANS, IL PROPOSE DES SOLUTIONS CONCRÈTES ET PARTAGE SON SAVOIR VIA HORNPLANS.FREE.FR. LE TEMPS D'UN ENTRETIEN, IL NOUS EXPLIQUE LES RUDIMENTS POUR FABRIQUER VOTRE PROPRE SOUND SYSTEM.

Tu as été prestataire en sonorisation, producteur de house music. Comment s'est négocié le virage hornplans.free.fr ?

J'ai démarré ma carrière musicale par la sonorisation. Le matériel était à l'époque comparativement plus cher qu'aujourd'hui, et n'ayant pas grand-chose en poche, le DIY s'est naturellement imposé. J'avais rencontré en 3ème au collège, Jean-Paul, mon futur associé, qui fabriquait déjà des amplis à l'aide de plans trouvés dans des revues électroniques. Moi je m'intéressais surtout aux enceintes, mais aussi à la haute fréquence. En parallèle, je potassais pour passer ma licence de radio amateur. Notre rencontre a rapidement engendré nombreuses idées et projets. Pendant les cours, on imaginait le matériel qu'on allait fabriquer. J'ai encore en mémoire cette anecdote où nous étions en classe, en train de faire un cahier des charges assez précis de la table de mixage de nos rêves. On arrivait à faire abstraction de tout ce qui nous entourait, tout ce qui était autour de nous n'existait plus, on était dans notre bulle. Sauf que les professeurs ne l'entendaient pas de la même oreille. Ils nous ont plusieurs fois mis à la porte.

Les choses sérieuses sont arrivées une fois nos études respectives expédiées. Mais je ne recommande à personne de faire comme nous. On a enchaîné quelques petits boulots, et avec l'argent récolté, on a commencé à fabriquer des enceintes, des amplis. Puis au fur et mesure des prestations que l'on effectuait, on perfectionnait le matériel, on construisait d'autres matériels plus performants. Ça a été jusqu'à des projets très ambitieux, dignes de constructeurs audio, alors que nos moyens étaient toujours ceux du DIY, bien loin des moyens industriels de constructeurs. On était assez fier d'avoir pu à la fois concevoir et fabriquer un filtre actif 2x4 voies analogique, filtre qui n'avait rien à envier à la qualité d'un BSS, et un dispatching électronique qui pouvait être commandé/programmé par un ordinateur, alors qu'à cette époque on ne trouvait aucun ordinateur ni dans les concerts, ni dans les clubs. On avait conscience d'être un peu en avance sur ce coup là, mais on n'a jamais cherché à en faire un développement commercial. De toute manière, lui comme moi, on aurait été nuls commercialement parlant (rires), et ce n'était pas du tout ce que l'on recherchait. On avait toujours besoin de créer, de faire des choses nouvelles, de se lancer des défis, pas de s'installer dans un truc confortable. Et d'ailleurs, au niveau de notre outillage pour la conception d'électroniques, on ne peut pas dire que c'était le confort, puisque ça se limitait juste à une machine à insoler les circuits imprimés DIY, une paire de fers à souder Weller, un peu d'outillage de base, mais rien qui sorte de l'univers du bricoleur. Les typons des circuits imprimés étaient entièrement faits à la main, tout comme les schémas. Même pour la sérigraphie des façades avant, on avait trouvé des solutions simples pour que le matériel ait « la gueule » de ceux des pros.

Parallèlement, je m'intéressais aussi à la production musicale, après avoir découvert la possibilité d'interfacer synthétiseurs et ordinateurs via le MIDI. Ayant besoin de nouveaux challenges, je me suis engouffré dans cette voie avec un ordinateur Atari 1040ST, un Korg WaveStation, des samplers Roland S-550 et S-330, une console Soundcraft et quelques effets. Par la suite nombreux autres synthés rejoindront ma collection, du vintage notamment avec des Sequential Circuits Prophet, un Mini Moog, un Korg MS-20, un Roland Juno, un Jupiter, un SH-101... mais aussi des multi-effets haut de gamme comme l'Eventide DSP 7000. Puis début 2000, ça sera une transition vers le 100% numérique : toutes mes productions étaient intégralement créées et mixées dans un ordinateur, ce qui n'avait rien d'évident vu la puissance limitée des processeurs de l'époque. Il fallait une configuration bien boostée, mais il était encore impossible de produire de bonnes réverbés en temps réel. Puis, rapidement, je me suis procuré aux USA des cartes DSP UAD, cartes qui n'étaient pas encore importées en France. Cela permettait de libérer de la puissance processeur et travailler avec bien plus de souplesse, mais aussi avec des effets de qualité. Je travaillais alors essentiellement pour Universal Music, mais j'ai aussi travaillé pour Sony, Scorpio et des labels indépendants en Italie et aux USA. Parmi mes productions, Equalik avec « Movin in the Heat of the Night », n°1 au hit des clubs, un remix d'« Oxygene part 10 (Space Mix) » pour Jean-Michel Jarre sorti en single et un numéro 1 au hit-parade grec avec Sakis Rouvas...

Mais la crise du disque va passer par là, et divers événements me détourneront de la production musicale. Après cette période de dur labeur, j'ai pris quelques années sabbatiques. Mais il me fallait un peu d'occupation pour passer le temps: je me suis alors penché sur la conception d'un caisson de basse sono à pavillon. Le but ? Aucun ! (rires), juste passer le temps. J'ai mis à contribution toutes mes expériences passées. Il faut dire que même pendant ma période de production musicale, j'avais conçu quelques systèmes qu'on m'avait demandé, et des moniteurs de studio. Le plan résultant sera le MHB-46, plan qui va devenir un des caissons les plus fabriqués dans le DIY français. Cela m'encouragera à faire d'autres plans, et à ouvrir le site Hornplans : j'y ai répertorié la plupart des plans disponibles d'enceintes à pavillons, mêlant des plans issus de forums du monde entier, d'enceintes de renom, vintages, mais aussi une vingtaine de plans, fruit de mon travail. Aujourd'hui, le site Hornplans est connu de tous les DIYeurs Français, mais aussi dans le monde, puisque je reçois régulièrement des emails de remerciements du monde entier. Le site abrite aussi un forum de plusieurs milliers d'utilisateurs, et a été enrichi de nombreux articles et calculatrices destinés à aider les sonoriseurs en herbe.

En matière de diffusion publique, quelles sont les récentes avancées majeures ?

Bien que n'ayant pas vécu l'avènement du transistor qui a remplacé la lampe, on peut imaginer que c'était déjà une révolution. Les HP et amplis sont devenus de plus en plus puissants. Dans les années 70, cent watts était considérés comme une grosse puissance. Aujourd'hui, on trouve couramment des HP de 2Kw, et des amplis de 14Kw (et même plus puissants dans certains cas). Dans le monde de la sonorisation, l'avènement du numérique a été important avec les processeurs DSP : ils permettent des filtres plus précis, des égaliseurs, des delays, des limiteurs là où avant, avec les filtres actifs analogiques, on se contentait juste du simple filtrage du signal. Et puis début des 90's, il y a eu le Line Array, une autre révolution qui s'est imposée sur tous les gros concerts, jusqu'à envahir des prestations moins importantes. Mais le Line Array est plus difficile à mettre en œuvre dans le domaine du DIY, et reste plus cher à fabriquer que des enceintes traditionnelles dites « point source ». Le Line Array est donc rare en DIY, d'autant qu'il ne présente un réel intérêt que lorsque on a de grosses configurations et qu'on doit pousser le son vraiment loin. Dernière révolution : les amplis classe D, plus légers, plus puissants.

Il semblerait qu'il existe différents process selon les sounds techno, reggae et concernant l'origine géographique. Est-ce quelque chose d'aisément perceptible pour un amateur ?

Oui il y a clairement une culture en fonction des styles et pays. Par exemple, dans le dub-reggae, on voit beaucoup de caissons de basse de type scoop (ou toboggan), et pour le reste du spectre, des HP à radiation directe et tweeters à compression. Le dub-reggae est beaucoup plus présent en Angleterre qu'en France, et chez les Anglais on voit aussi beaucoup de pavillons longs à charge close et du BPH (Band Pass Horn). Ceci dit, ces choix sont souvent dictés par une culture plutôt que par raison. Plusieurs sound systems m'ont fait part qu'ils avaient utilisé des MTH-4654, un caisson de basse de type Tapped Horn de ma conception, et qu'il remplaçait avantageusement les scoops auxquels ils étaient habitués. En France, les pavillons longs à charge close et les BPH sont peu utilisés : je crois que j'y suis un peu pour quelque chose (rires). Mais je n'ai pas imposé ma vision des choses : elle a d'abord été testée dans la pratique par diverses personnes sur les forums, puis adoptée. D'ailleurs lorsque j'ai commencé à poster sur les forums où l'on parlait de son, ce devait être il y a une dizaine d'années, j'étais totalement inconnu, et bien que mes posts étaient techniques avec de nombreuses références à des papiers scientifiques, j'étais observé avec méfiance, parfois traité avec mépris parce que mon anticonformisme dérangeait. Mais avec le temps, de nombreux « forumers » ont pu vérifier ce que j'écrivais, et la confiance s'est naturellement installée.

Il est important de souligner que mon anticonformisme revendiqué n'est pas quelque chose d'inné, sorti de nulle part ou même un genre donné, mais le fruit de diverses réflexions :

il faut savoir que l'enceinte parfaite n'existe pas. Une enceinte, c'est un ensemble de choix faits par un designer, une personne qui va hiérarchiser les qualités et les défauts, proposer sa vision des choses, vision à laquelle les utilisateurs peuvent adhérer par choix personnel, par logique, par culture, ou encore par marketing ou dogmatisme. On comprendra alors qu'il n'y a pas un seul choix possible, mais de multiples, en fonction des aspirations de chacun.

En France, c'est par une vision différente que j'ai contribué à populariser les charges dites « hybrides » et « Tapped Horn », mais aujourd'hui, je privilégie de plus en plus des charges « Compound » pour les caissons de basse. Ce type de charge utilise deux pavillons : un sur chaque face du haut-parleur, ce qui permet d'augmenter la sensibilité. La conception est plus compliquée que des pavillons traditionnels puisque nécessitant de bien mettre en phase les deux pavillons pour un fonctionnement optimal, tout en gardant des pavillons idéaux pouvant être casés dans une boîte rectangulaire, qui plus est avec une perte de place interne minimale. J'ai conçu plusieurs types de caissons compounds, dont certains sont exclusifs et sans aucun équivalent dans le commerce ou DIY. Le Compound rencontre un vif intérêt et on m'en demande de plus en plus en conception sur mesure. Il bénéficie de nombreux avantages : sensibilité élevée, réponse en fréquences étendue, un bon kick, une excellente sonorité, au prix d'un volume requis un peu plus élevé que d'autres charges.

Pour les sound techno-house-électro, j'entends souvent dire que Funktion One est top ? Existe-t-il des alternatives ?

Les alternatives existent, que ce soit dans le domaine commercial, ou même DIY. Par exemple en commercial, on peut citer la marque Anglaise VOID qui propose des produits techniquement plus avancés que Funktion One. De même, on peut sans trop de difficultés rivaliser voire surpasser Funktion One avec du DIY. Je reçois régulièrement de nombreux témoignages de DIYeurs qui me disent y arriver. La recette ? Bien choisir les enceintes que l'on va fabriquer et s'assurer du bon mariage entre elles, respecter les règles de base de la construction des enceintes, et bien caler sa sono, c'est à dire, bien paramétrer filtres et égaliseurs du processeur, bien ajuster les niveaux des diverses voies, aligner les phases entre voies. La différence entre une sono mal et bien réglée, c'est le jour et la nuit. Là encore je reçois régulièrement des emails de personnes qui ont fait les réglages suite aux articles que j'ai publiés sur Hornplans, et ils me disent ne plus reconnaître leur sono. Il est donc très important d'apprendre comment effectuer ces réglages : c'est une des clés du résultat final.

Une anecdote au sujet de Funktion One : Les Anglais sont connus pour être plutôt chauvins, préférant ce qui est fabriqué chez eux, par exemple les HP Precision Devices, les sonos Funktion One. Lors d'un festival en France regroupant de nombreux sound systems, était présent ce jour-là un groupe anglais :

il n'échappait pas à la règle, il ne jurait que par le caisson F218 de chez F1. Mais ce jour-là, ils sont restés en admiration devant un mur exploitant des MTB-246, caisson DIY à pavillon hybride double 18 pouces de ma conception. Et eux de s'exclamer : « It's fucking good, it's the F218 killer ! ». Ils sont mêmes revenus plusieurs fois écouter les MTB-246, c'est tout dire. Attention ! Le MHB-46 n'est pas un caisson utilisé dans le reggae (Cf. plan page précédente). Il est surtout populaire dans la techno, car il délivre un fort kick. Pour le reggae, les musiciens recherchent un son qui descend plus bas, plus rond, une basse bien enveloppante, pas brutale. C'est donc une autre approche.

“Le MHB-46 n'est pas un caisson utilisé dans le reggae. Il est surtout populaire dans la techno, car il délivre un fort kick. Pour le reggae c'est une autre approche.”

Revenons justement dans le vif du sujet. En termes de coût, à puissance comparable, est-ce vraiment avantageux de créer sa sono avec des éléments séparés ?

Oui, clairement : entre des enceintes haut de gamme de marque et un équivalent DIY, on peut diviser la facture jusqu'à 5 à 7 fois ! Par contre il ne faut pas espérer pouvoir rivaliser en prix avec des enceintes bas de gamme chinoises, où là, le DIY coûtera paradoxalement plus cher. Mais de toute manière, personne ne voudrait utiliser ce genre de chinoiserie dans un sound system, la comparaison est donc obsolète dans ce dernier cas.

La différence de prix est encore plus significative si on découpe soit même les différents panneaux...

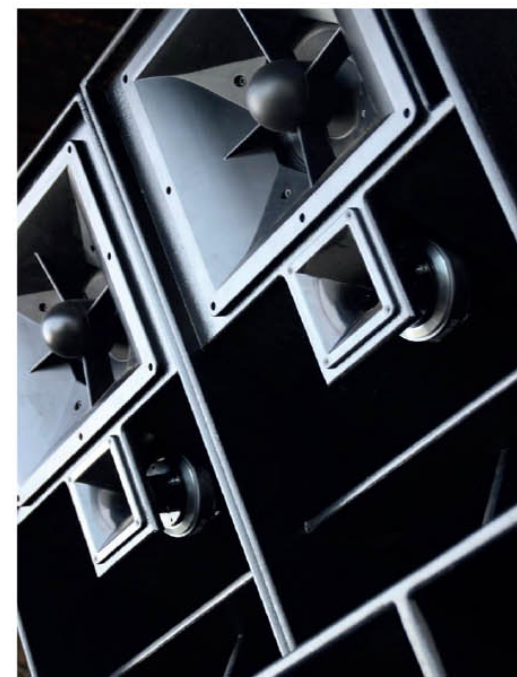
Faire découper ses panneaux dans un magasin de bricolage ajoute un peu à la facture certes, mais on garde encore une marge très importante. Lorsqu'on achète des enceintes de marque, on paye surtout les travaux de marketing...

Il faut déjà être équipé et adroit. Quels sont les outils indispensables ?

Les outils conseillés sont la perceuse, la visseuse, la scie sauteuse, une scie circulaire, et éventuellement une défonceuse. Tous ces outils sont aujourd'hui abordables et pourront servir dans divers usages. La fabrication se complique un peu quand on a des biseaux à faire, mais c'est à la portée de tous ceux qui sont un tant soit peu bricoleurs. Et puis quand on bute sur quelque chose, on peut toujours demander conseil sur des forums. Les toutes premières enceintes que j'ai construites étaient des répliques de 4560 JBL, aussi appelées « le cube JBL ». Elles avaient un pavillon avec une forme arrondie. Autant dire que je n'avais pas choisi le plus simple. Malgré quelques petites erreurs, j'en suis arrivé à bout.

Restons focalisés sur les enceintes. À cela il faut vernir le bois et ou le peindre, puis l'implanter sur site. Tout un processus...

Pour la peinture, il y a différents processus envisageables : les peintures les plus couramment utilisées sont la Tuff Cab et la Warnex. Ces deux peintures sont applicables par pistolet ou par rouleau alvéolé, les outils se lavent à l'eau, ne génèrent pas d'odeurs désagréables ou de vapeurs dangereuses. La Warnex est un peu plus résistante, et les deux donnent un aspect granité. Sinon, pour une peinture très résistante, il est possible d'utiliser des peintures Epoxy avec durcisseur. Mais elles demandent de le faire en plein-air ou dans un local bien aéré, ces peintures étant très toxiques et dangereuses pour la santé. Peu de personnes les utilisent vu les contraintes.



Tu proposes également des logiciels et des calculatrices pour régler habilement les sons...

Oui sur mon site sont présentes de nombreuses calculatrices, dont certaines sont exclusives, un programme Android regroupant la plupart des calculatrices du site. J'ai aussi mis en téléchargement quelques plug-ins et programmes audio développés à temps perdu, par exemple un programme de type Mastering / Radio incorporant un AGC deux bandes, un élargisseur de stéréo à 4 bandes, un compresseur 5 bandes, des limiteurs 5 bandes, un limiteur final, et un étage final brickwall qui empêche le dépassement de toutes crêtes. On trouve aussi le programme MPAProcess qui permet de transformer un PC en un limiteur de niveau destiné aux Djs invités sur les sound systems et qui auraient la main un peu lourde avec les faders. Le programme empêche de dépasser un niveau RMS déterminé. Il se veut le plus transparent possible, sans pompage, avec un AGC deux bandes et un limiteur peak en sortie. Est présente aussi dans ce programme une fonction Punisher qui peut punir le Dj en abaissant le niveau pendant un temps déterminé si jamais il franchit un seuil fixé interdit. Aussi présent sur le site un programme sous forme de feuille de calcul Excel, permettant de simuler l'association de plusieurs subs.

J'ai aussi réalisé des programmes d'aide à la conception d'enceintes pour mon usage personnel. J'ai commencé la programmation en Basic sur Commodore 64. J'ai appris tout seul en regardant et examinant le code d'autres programmes et analysant les diverses fonctions du code. C'est sur ce même ordinateur que j'ai créé mon premier logiciel destiné au calcul d'enceintes, calculs basés sur les travaux de Thiele/Small/Snyder, et permettant de concevoir des enceintes closes, Bass Reflex, BP6, les longueurs d'événements etc. Rapidement, j'ai porté la programmation en GFA Basic sur Atari 1040ST. Visites : hornplans.free.fr

Pour finir, vas-tu encore en club ?

Oui, mais pas toujours facile de trouver des clubs où à la fois musique et sono me conviennent (rires). Il n'y a rien de plus énervant lorsque tu passes ta vie à améliorer le son, que de te retrouver coincé plusieurs heures dans un lieu où ce n'est pas à la hauteur. Ce qu'il y a de frappant, c'est qu'avec le temps, on a vu certaines priorités se transformer. Par exemple, à la grande époque des clubs, le plus célèbre d'entre eux, le Studio 54, était étudié sur le plan de l'acoustique de la salle, et on y avait placé ce qu'on considérait comme la sono ultime de l'époque. Les installateurs s'appelaient Richard Long et Gary Stewart. Plus de 30 ans après, ce système qui était utilisé au Studio 54, servira de base à la conception du GS Wave de Pioneer.

En France, dans les années 80, on a pu assister à ce même genre de démarche où la sonorisation était le pilier pour attirer la clientèle. Par exemple on peut citer au Cap d'Agde la discothèque le Number One (devenu ensuite Mega Town) qui accueillait un énorme système DAS, puis remplacé par un système JBL (4 grosses colonnes assez hautes). Le son y était d'une puissance phénoménale, pourtant sans agressivité, et digne d'un système Hi-Fi. Le Dj préparait des bandes son d'intro qui étaient très attendues par un public toujours bluffé de ce méga show son et lumière. Et le moins qu'on puisse dire, c'est que c'était à chaque fois très spectaculaire sur tous les points: on en prenait plein les yeux et les oreilles, et aucune soirée ne pouvait vraiment démarrer avant ce show. Ça a complètement disparu, à mon grand regret.

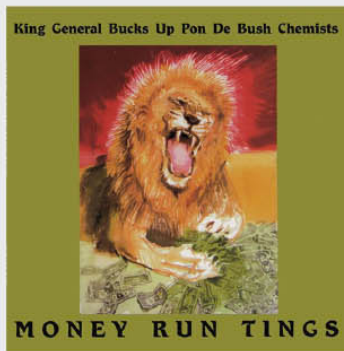
Aujourd'hui, à de rares exceptions, l'acoustique de la salle et la sono sont devenues les parents pauvres du budget. Pourtant, ce n'est pas toujours le matériel qui est à remettre en cause, mais bien souvent, l'étude, la disposition, les réglages et l'acoustique qui ruinent tout. Par exemple, dans une prestigieuse discothèque du sud de la France, internationalement renommée, équipée intégralement en Funktion One, on note certaines aberrations. Par exemple une disposition non adaptée des enceintes, des caissons de basse réunis en un seul et même point, ce qui provoque un très fort et trop fort volume quand on est à côté. Il y a des zones de la discothèque où le son est assez agressif, et d'autres endroits où le médium aigu est quasi-absent, au point que la musique devient une bouillie sonore. Et je passe sur l'accueil à l'entrée où le public doit faire face à des portiers sympas comme des portes de prison, et où les clients en attente sont parqués comme du vulgaire bétail. C'est vraiment se foutre de la gueule du monde. Jamais on ne verrait cela dans un restaurant, ou alors il fermerait bien vite faute de pouvoir se constituer une clientèle à long terme. Pourquoi se laisser abuser de la sorte ? Au prétexte que la discothèque serait prestigieuse ? C'est ridicule. Que l'argent domine le monde, on le savait déjà, mais aujourd'hui, on n'a même plus le service qui va avec. Je ne mets pas tous les clubs dans le même panier, mais il devient de plus en plus difficile de trouver des lieux où on est accueilli avec le sourire et avec un son correct. Pour ne pas terminer sur cette note pessimiste, je voudrais dire à tous ceux qui se passionnent pour le son, qu'il existe nombreux métiers en rapport avec le son, qu'il peut y avoir des passerelles entre ces divers métiers, et que tout au long de sa carrière, on continue à apprendre, et donc on ne s'ennuie jamais, tellement le sujet est vaste : vous n'aurez pas assez d'une vie pour tout explorer. Et pour ceux qui se plaignent du manque de moyens, sachez que l'absence d'argent nourrit l'imagination, que cela va vous forcer à trouver des astuces, à devenir ingénieux, à vous dépasser. À tout posséder trop facilement, on en devient paresseux de l'esprit.



“ Aujourd’hui, à de rares exceptions, l’acoustique de la salle et la sono sont devenues les parents pauvres du budget. Pourtant, ce n’est pas toujours le matériel qui est à remettre en cause...”



STAND HIGH PATROL ANNONCE UN NOUVEL ALBUM : « THE SHIFT ». MALGRÉ CETTE ACTUALITÉ, LA STRUCTURE HEXAGONALE A ACCEPTÉ DE BOUSCULER SON AGENDA POUR NOUS PROPOSER UNE SÉLECTION DE DISQUES DUB RARES OU INDISPENSABLES. NOUS EN SOMMES RAVIS PARCE QUE SA DÉMARCHE CORRESPOND À L'IDÉE QUE STAR WAX SE FAIT DU SOUND SYSTEM. À CE TITRE, NOUS VOUS CONSEILLONS LEURS PRESTATIONS SCÉNIQUES. À MI-CHEMIN ENTRE LE SOUND SYSTEM PRÉCITÉ ET LE CONCERT, STAND HIGH PATROL PROPOSE DES INCURSIONS AU SEIN DE LA BASS MUSIC, DE LA TECHNO OU PARFOIS VERS LE HIP-HOP. MAXIMUM RESPECT !



Iration Steppas Meet D. Rootical / Original Dub D.A.T. (1996 - Autoprod)

Un album légendaire pour ce crew pionnier du dub anglais "warrior", apparu dans les 90's. Tout y est. Et s'il ne fallait citer qu'un seul album pour définir le côté expérimental du dub britannique, cela serait celui-là. Vingt-et-un ans plus tard, c'est toujours la même claque. Vanguard of dub !

Martin Campbell / Take a Look Lp (2005 - Log On!)

C'est le crooner du reggae underground anglais. Obsédé par le son du studio jamaïcain Channel One, il a d'ailleurs enregistré ce disque au Channel One studio mais londonien. Egalement grand fan de Frank Sinatra, Martin Campbell a un son unique. Les mélodies sont dépouillées et travaillées. C'est une voix hors du commun avec des morceaux hors du temps. Les textes poétiques et puissants abordent de nombreux thèmes sociaux. C'est un grand monsieur. Seulement pressé à 250 copies.

King General Bucks Up Pon De Bush Chemists / Money Run Tings (1996 - Conscious Sounds)

Le premier album de King General, son testament avant qu'il ne disparaisse de la scène pendant de trop longues années. C'est une légende. Sa voix et les riddims de Bush Chemists sont en parfaite alchimie. Pour la petite histoire, King General est depuis sorti de son silence et il continue de retourner les sessions sound system à travers le monde. À voir en live, absolument. Réédité par le même label en 2015.

The Disciples / For Those Who Understand (1996 - Boom Shackeracka Lacker)

Il s'agit du premier album de The Disciples, paru sur leur propre label. Le son typique du dub stepper anglais, conçu pour le sound system. Un track classique comme « Prowling Lion » fait encore sérieusement remuer les danses aujourd'hui. Un album fondateur, indispensable pour quiconque souhaite comprendre ce qu'est le dub anglais.

Aswad / A New Chapter of Dub (1982 - Island Records)

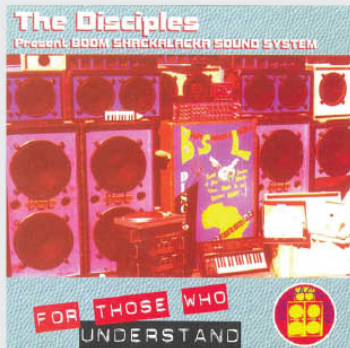
Version dub du Lp « A New Chapter » sorti un an plus tôt. Les musiciens d'Aswad sont là au top de leur art. Un nouveau chapitre du dub s'écrit en Angleterre sous l'influence de King Tubby et des maîtres jamaïcains. Un album dub pur et dur, créé en collaboration avec Mikey Dread, il est chargé d'effets en tout genres, ne reprend que très peu d'éléments vocaux. Il influencera par la suite de nombreux producteurs de bass music.

V-A / Darker Than Blue : Soul From Jamdown 1973-1980 (2001 - PK Records Ltd.)

Compilation sortie en vinyle chez PK puis en Cd par Blood & Fire. Le tracklist est considéré comme l'un des meilleurs concernant le reggae-soul. Le label en question est reconnu pour ses multiples rééditions de grande qualité. Ici les Jamaïcains démontrent leur capacité à reprendre de façon originale des standards de la soul music et du rythm and blues. De grands chanteurs comme Alton Ellis, Ken Boothe ou Delroy Wilson figurent sur cette compilation. Les reprises de « Baltimore » ou d'« I'm Your Puppet » sont magnifiques.

V-A / King Tubbys Presents Soundclash Dubplate Style (1988 - Firehouse)

Une Compilation de riddims "early digital" sur lesquels interviennent des chanteurs comme Johnny Osbourne, Gregory Isaacs ou Sugar Minott... Les lyrics sont 100% soundclash, c'est à dire que les chanteurs s'attaquent aux autres sound systems qui voudraient défier le King. Plus connu pour ses dubs roots, King Tubby a également laissé son empreinte sur le reggae digital, notamment en formant King Jammy. Ce projet démontre la capacité d'adaptation de King Tubby aux technologies de l'époque. Cette compilation au style électronique est sortie en 1988. Le hip-hop et la techno venaient de naître. Cela nous laisse imaginer ce que King Tubby aurait peut-être pu créer s'il n'avait pas été assassiné un an plus tard.



STAND HIGH PATROL
RARE WAX
SPECIAL
DUB

DANS LA SÉRIE FESTIVITÉS ESTIVALES DE GRANDE ENVERGURE, LA RÉPUBLIQUE TCHÈQUE EST UNE DESTINATION À PRIORI PEU CONVOITÉE. ET POURTANT DEPUIS QUINZE ANS, À SEULEMENT DEUX HEURES D'AVION DE PARIS, COLOURS OF OSTRAVA FESTIVAL EST LA PLACE TO BE. DURANT QUATRE JOURS CONSÉCUTIFS, 40 000 SPECTATEURS SILLONNENT UN SURPRENANT SITE SIDÉRURGIQUE DÉSFFECTÉ OÙ SONT INSTALLÉES, ICI ET LÀ, DOUZE SCÈNES QUI ACCUEILLENENT PLUS DE 300 GROUPES ET DJS. LES JEUNES ET LES MOINS JEUNES SE MÉLANGENT ET DANSENT AUX SONS DU ROCK, DE LA POP, DES MUSIQUES DU MONDE OU DU SWING. DEPUIS CINQ ANS A ÉTÉ CRÉE L'ELECTRONIC STAGE, UN CHAPITEAU DEDIE AUX MUSIQUES ÉLECTRONIQUES AVEC UNE LINE UP EXIGEANTE. VISITE GUIDÉE D'UN FESTIVAL EN PASSE DE DEVENIR L'UN DES MEILLEURS ÉVÉNEMENTS MUSICAUX EN EUROPE CENTRALE.

Ostrava est la capitale de la région de Moravie et de Silésie. Elle est naturellement surnommée « le cœur d'acier du pays » à cause de son lourd passé industriel. Dès l'arrivée sur l'immense site Dolní Vitkovice, il est impossible de ne pas être surpris par les nombreux et gigantesques bâtiments. Un endroit à faire rêver les plus assidus des teufeurs. Sur place, vous avez le choix de vous ruer vers la grande scène ou bien de vagabonder d'une allée à l'autre. Lorsque ce n'est pas un disquaire, un libraire ou un coiffeur, les stands proposent des vêtements, des bijoux et bien sûr de quoi se restaurer. N'ayez crainte, niveau boissons vous serez bien réhydratés. Ce territoire fait partie de l'Union européenne mais il faudra vous procurer des couronnes, symbolisées par Kč ou CZK. Pour info 24 CZK équivalent à 1 euro. Alors faites le calcul, en 2016, la pinte était seulement 37 couronnes, le paquet de cigarettes à 79 couronnes et le pass pour les quatre jours à 2200 CZK. Hormis ces considérations budgétaires, la line up propose des artistes locaux ou internationaux. Reportage détaillé de l'édition 2016 à starwaxmag.com/colours-ostlava2016-report/.

L'édition 2017 est programmée du 19 au 22 juillet et reçoit notamment Justice, UNKLE, Moderat, Norah Jones, Jamiroquai. Info : www.colours.cz



REGA

1973, a star is born

PARFOIS UNE CRÉATION DIY PEUT DEVENIR UNE RÉFÉRENCE INTERNATIONALE, FABRIQUÉE À LA CHAÎNE. C'EST LE CAS DU TOURNE-DISQUE PLANET. ALORS QUE L'ANNÉE 1973 EST MARQUÉE PAR LA PREMIÈRE BLOCK PARTY À NEW YORK, L'ANGLAIS ROY GANDY, INSATISFAIT DES PERFORMANCES DES PLATINES VINYLES, CRÉE LA MARQUE REGA. RETOUR SUR UN SUCCÈS TECHNOLOGIQUE ET COMMERCIAL, AVEC PRÈS D'UN DEMI-MILLION D'EXEMPLAIRES VENDU.

1973. Roy Gandy passe la majeure partie de son temps libre à installer des équipements hi-fi chez des amis et à créer des haut-parleurs. Il quitte alors son job de technicien chez Ford pour se consacrer pleinement à sa passion : la musique. Avec son premier partenaire Tony Relph, il dépose le nom Rega (RElph + GAndy) et lance la Planet. Au bout d'un an, Tony quitte l'aventure. Mais sa mère, venue au départ donner un coup de main pendant une quinzaine de jours, restera finalement quinze ans...

En 1975, la Planet donne naissance à la Planar 2 et à la Planar 3 qui deviennent rapidement les références sur le marché, grâce au rapport qualité-prix. Quarante-deux ans après, même légèrement modifiée et améliorée, la formule reste la même.

En 1980, Rega compte treize employés, exporte vers douze pays et le succès grandit, sans plan de communication. La priorité est à la recherche et au développement de nouveaux produits. La société achète et modernise un vieux moulin à Westcliff-on-Sea, une ville située dans l'estuaire de la Tamise. Rapidement d'autres produits suivent, notamment des bras et têtes de lecture. En 1989, apparaissent les fameuses enceintes Ela. Elles sont double Diapason d'Or.

En 1991, avec le lancement des premiers amplificateurs Elex et Elicit, une nouvelle usine est construite sur le site de Temple Farm, à Southend. Celle-ci devient à son tour trop petite après le lancement du lecteur Cd Planet et du nouvel amplificateur Mira. En 1998 la surface de l'unité est doublée.

En avril 2016, l'iconique Planar 3 fait son retour. Remplacer la platine RP3, plusieurs fois primée et cinq fois élue produit de l'année, n'est pas chose facile. C'est pourtant le choix fait par l'équipe de designers de Rega qui, sous l'impulsion de Roy Gandy, met plus de deux ans pour concevoir la nouvelle Planar 3.

C'est donc un remaniement et un pari réussi puisque la Planar 3 est élue meilleur produit de l'année 2016 par le magazine What HI-FI ?. Depuis, la Planar 1 et la Planar 2 ont suivi. Rega signe ainsi le renouveau de cette mythique série.

Aujourd'hui la gamme comporte des platines vinyles, des cellules, des DAC, des amplis, des enceintes... tous primés à plusieurs reprises par des professionnels. Rega est en pleine expansion et compte aujourd'hui plus de 100 employés, exporte dans 50 pays. La firme a dû de nouveau doubler la surface de l'usine... Et Roy continue la guitare !

Il y a des raisons pour ce succès. D'abord humainement puisque chez Rega il n'y a pas de hiérarchie, seulement des équipes avec des coordinateurs. Chaque employé est ainsi totalement impliqué dans le produit final. Techniquement, tous les produits Rega sont conçus sur des bases saines et vérifiables, l'ésotérisme n'existe pas. Ils sont fabriqués sans aucun a priori et sans obligation de faire "comme les autres". L'équipe de passionnés est animée par la volonté de composer des produits de qualité, et pour un prix abordable. La musique doit être reproduite le plus simplement et le plus fidèlement possible.

Après la lecture de ces quelques lignes, vous aurez peut-être envie de vous rendre chez un vendeur Rega. Demandez-lui une démonstration. Vous devriez percevoir facilement les qualités qui rendent chaque produit Rega unique. Si ce n'est pas le cas sachez que notre enquête révèle que les platines Rega font la différence grâce à leur robustesse. Merci Roy pour ton exigence, pour ton excellence ! www.rega.co.uk





Awon & Linkrust / Moon Beams (Ep/Cd/Digital)

Te rappelles-tu l'excellent morceau qui clôture le vinyle Star Wax X Posca Vol.2 ? Si ce n'est pas le cas, soit tu n'aimes pas le rap, soit tu n'as pas encore écouté Tiff The Gift, rappeuse sur une production du talentueux Linkrust. Fidèle à sa formule, le beatmaker grenoblois sample habilement et généreusement, d'un continent à l'autre. Puis il nourrit la majorité des refrains de vocaux scratchés. Mais cette fois, il collabore avec Awon, un Mc de la côte Est des tats-Unis, et les neuf instrus sont beatless. Je ne vais pas user de superlatifs pour décrire l'harmonie qui règne entre les beats et le flow d'Awon. « Moon Beams », album sorti en autoproduction (Cd et digital) sur Don't Sleep Records a également séduit le label allemand Vinyl Digital, qui sort ce bijou en vinyle. Et tant mieux parce que c'est tellement bon du boom-bap boosté à la sauce Linkrust. Si tu n'es pas séduit par « 151 », enchaîne avec la plage suivante, « Sergio ». Et si ça ne te plaît toujours pas, n'insiste pas... Pour les autres, ça sera forcément trop court, même si la face B contient tous les instrumentaux. Un long Ep ou un court Lp, dans les deux cas un très bon disque. (Cosh...)

Kasai Allstars / Around Félicité (Lp/Cd/Digital)

La création appelle la création. Une formule empreinte de bon sens qu'Alain Gomis fait sienne. Réalisateur de « Félicité », film récemment primé au festival de Berlin, le cinéaste franco-sénégalais a choisi Kasai Allstars pour illustrer la bande-son. Intégrée à cette fiction, la formation congolaise délivre six plages inédites. Toujours aussi impressionnants, les likembés amplifiés hantent « Bilonda » et « Kapinga Yamba ». « Tshitua Fuila Mbuloba » dévoile des chœurs splendides. Et « In Praise of Homeboys » instaure un climat pesant. Considéré comme l'un des rares ensembles classiques d'Afrique subsaharienne, l'Orchestre Symphonique Kimbanguiste de Kinshasa complète la bande originale avec trois compositions d'Arvo Pärt.

D'inspiration contemporaine, les thèmes rigoristes du compositeur estonien s'accordent ici en contrepoint des psalmodes païennes du Kasai Allstars. À noter que cet opulent projet paru chez Crammed est doublé d'un excellent disque de remixes. Dirigée notamment par le slameur Saul Williams (lui-même acteur chez Alain Gomis), cette compilation parfois connotée électro-dub témoigne de l'intérêt des beatmakers pour les rythmes africains. Pour preuve les relectures proposées par Ekiti Sound System ou Loopido. (Vincent Caffiaux)

Kondi Band / Salone (Lp/Cd/Digital)

Repéré l'an dernier avec l'épatant « The Freetown Tapes », le Sierra-Léonais Sorie Kondi étonnait en mêlant le délicat piano à pouces aux rythmes sériels de Dj Chief Boima. Premier vrai album de Kondi Band, « Salone » confirme le bien-fondé de la démarche. Plus abouties, les compositions de l'activiste américain sont sobres et transcendent les sonorités ancestrales du lamellophone. Une formule évidente à l'écoute de « Yeanoh (Powe Handa Blingabe) » et « Thank you Mama ». Le tempo fait parfois taper de la semelle comme sur « Titi Dem Too Service » et « Thogolingo Dembi Na ». Et le chant hypnotique de Sorie Kondi s'accorde naturellement aux basses désincarnées de « You Wan Married ». Souvent mélancoliques, les neuf plages tintinnabulantes et distordues de « Salone » (ainsi que trois remixes inégaux) envoûtent. Elles placent Kondi Band dans le giron d'Hector Zazou et Bony Bikaye, les pionniers de la connexion musicale tradi-moderne. (Vincent Caffiaux)

Quantic & Nidia Gongora / Curao (Lp/Cd/Digital)

Prenez un producteur émérite de la prude Albion, à savoir Will Holland alias Quantic. Ajoutez une grande voix colombienne comme Nidia Gongora et vous obtenez un album très caliente et dansant.

Quantic n'a pas son pareil pour envelopper les rythmes cumbia et latino de marimba. Pour diffuser le son de la côte Pacifique de la Colombie d'où est originaire Nidia. Ce qui ne peut nous échapper, ce sont les nuances africaines propres à cette musique. Ce qui est logique puisque Nidia est issue d'une communauté afro-colombienne. Dix-huit titres sont proposés, entre danses chaudes avec « Que Me Duele ? » ou « Muevelo Negro » et thème pieux comme sur l'a cappella « Dios Promete ». Grand écart entre plaisir et péché... À noter la présence façon « version » du classique « Un Canto A Mi Tierra ». Le disque sort idéalement pour votre bande-son estivale. Je mets un bémol toutefois quant au manque d'instrumentaux. « Curao » sort sur le label Tru Thoughts, en double vinyle limité rouge, bleu et jaune et en double Lp noir. Allez chante Nidia ! (Dj Barney)

Maud Geffray / Polaar (Lp/Cd/Digital)

C'est un énorme coup de cœur que le premier Lp solo de Maud Geffray, moitié féminine du duo Scratch Massive. Dès l'ouverture, « Polaar » donne le ton. Une musique électronique et synthétique, à la fois fraîche, enjouée et dansante ! Des claviers très 90's sur « Ice Teens » ou « High Side » nous replongent dans l'insouciance de nos années clubbing. Une envie de danser sur la plage, les pieds dans l'eau et sous le soleil. La sortie de l'album, juste avant l'été, est donc de bon augure. La voix aérienne de Maud sur « Goodbye Yesterday » ou « Standing By My Door » n'est pas sans rappeler la scène new wave française des 80's. La présence de Flavien Berger (également pensionnaire chez Pan European Recording) apporte un côté pop bien agréable sur « In Your Eyes ». Et le clip de « Polaar », filmé en Laponie, convie le peuple sami. C'est beau, c'est dansant, c'est planant... « Polaar » certifié grand disque de 2017 ! (Dj Barney From Vernon)

Vince Watson Reconstructions / Rhythm Is Rhythm / Icon VS Kao-Tic Harmony (Ep)

Sorti initialement en 1996, cet Ep de Rhythm Is Rhythm, projet de Derrick May est à placer au Panthéon des classiques de Detroit, aussi bien pour « Icon » que pour « Kao-Tic Harmony ». Coréalisé avec Carl Craig, ce dernier morceau est d'une intensité rare malgré qu'il soit unbeat et mid-tempo, avec sa maestria de claviers et de nappes... C'est tout son charme. Seulement pour le glisser dans un set, hormis le placer en intro ou en outro, ce n'est pas toujours évident. C'est là que le producteur écossais Vince Watson intervient en ajoutant un kick, boostant ainsi ce standard électronique en un dancefloor killer ! J'entends déjà certains puristes crier au sacrilège : que nenni ! Disponible en vinyle chez Transmat. (Dj Barney From Vernon)

Cody Chesnutt / My Love Divine Degree (Lp/Cd/Digital)

Aux antipodes d'un certain formalisme soul, Cody Chesnutt délivre depuis une quinzaine d'années de trop rares et passionnants albums. « My Love Divine Degree », sa dernière livraison, ne déroge pas à la règle. Produit par Anthony Khan (Common, John Legend...), l'opus démarre sur les chapeaux de roues avec « Africa the Future », un funk au discours franc. Le groove se taille la part du sillon grâce à « Image of Love » ou « It's in the Love ». Et le lyrique « Peace (Side by Side) » marche sur les traces du grand Marvin Gaye. Reconnu comme l'une des plus belles voix de sa génération, Cody Chesnutt invite Raphael Saadiq pour une singulière complainte electro-folk : « Bullets in the Street and Blood ». Alors que « Make a Better Man » fédère avec son rythme ska. Si des plages comme « She Ran Away » ou « I Stay Ready » indiquent quelques signes de faiblesse, la créativité reste le maître mot. Un potentiel incarné par « This Green Leaf » et sa scansion blues du troisième millénaire. (Vincent Caffiaux)

Bargou 08 / Targ (Lp/Cd/Digital)

À l'instar de Rachid Taha, en son temps interprète des recueils « Diwan », Nidhal Yahyaoui et le Front Musical Populaire explorent la mémoire orientale avec « Targ ». Moins évocatrices que les rites stambali et banga (pendants locaux du culte gnawa), les chansons proviennent de Bargou, un village tunisien situé au sein d'une zone montagneuse particulièrement isolée. La collecte d'informations s'est effectuée au contact de la population environnante et les titres ont été enregistrés sur place, grâce à la création d'un studio tapissé de paille. Symbolisé par le bendir, un tambour sur cadre et par la gasba, une flûte en roseau à la sonorité diaphane, ce répertoire révèle un patrimoine culturel préservé. Un particularisme perceptible à l'écoute de « Dek Biya », « Roddih » ou « Wazzaa ». Ce registre s'ouvre aussi à l'instrumentation électrique, à la basse et au synthétiseur Moog, notamment avec les groovy « Hezzi Haremek » ou « Mamchout ». Pourtant Bargou 08 ne pratique pas le verbiage parfois constaté auprès de projets similaires. La ligne artistique est délibérément épurée. Une dimension ascétique résumée par le fascinant « Sidi el Kadhi », conclusion d'un témoignage musical hors normes. Merci à Glitterbeat Records. (Vincent Caffiaux)

Art Record Covers / Francesco Spampinato

Les pochettes de disques révèlent parfois des créations originales. Confirmation avec « Art Record Covers », une sélection de plus de cinq cents visuels réalisés par des artistes modernes et contemporains. Dirigé par l'historien d'art Francesco Spampinato, cet ouvrage est aussi un pass précieux pour découvrir des talents souvent confinés aux musées et galeries. Il est complété par six entretiens éclairants, avec notamment Kim Gordon de Sonic Youth ou Christian Marclay. Les supports témoignent généralement de leur époque. Les compositions graphiques et bariolées de Futura 2000 ou Keith Haring pour le Clash ou Malcom McLaren annoncent ainsi nos sociétés multiculturelles. Et l'énigmatique Banksy atteste de l'impact du street art avec Blur. Certains travaux emblématiques sont également à (re)découvrir. À commencer par la pochette zippée conçue par Andy Warhol pour l'album « Sticky Fingers » des Rolling Stones. Passé à la postérité, l'exercice justifie à lui-seul ce livre. Idem pour la blancheur conceptuelle du double album « The Beatles ». À l'image d'autres fulgurances de Warhol (pour Le Velvet Underground voire John Cale), ce monochrome de Richard Hamilton symbolise les années Pop. Alors que des stars du jour comme Damien Hirst ou Jeff Koons provoquent (ou non) avec des pochettes pour The Hours ou Lady Gaga.

Naturellement les collaborations intéressantes virent souvent au compagnonnage. Lui-même musicien, le plasticien américain Raymond Pettibon a imaginé de nombreuses vignettes DIY (elles auraient très bien pu être éditées sous la forme d'autocollants), pour des proches de la trempe de Black Flag et Minutemen. Tout aussi passionnants, les pictogrammes synchrétiques de Jean-Michel Basquiat destinés au maxi « Beat Bop » de Rammellzee expriment avec force les visions afro-futuristes du rappeur-graiffeur new-yorkais (Cf. images ci-dessous). Et l'émouvant dialogue engagé entre le photographe Robert Mapplethorpe et son amie et muse Patti Smith consacre l'iconographie rock. Pour ce beau recueil, Francesco Spampinato a aussi déniché un scrap de William S. Burroughs pour Ministry. L'effet est garanti. Il évoque les techniques sonores du cut-up chères à l'écrivain. Autre échange fructueux, le dessin d'Henri Matisse offert pour « The Harold Arlen Song Book » d'Ella Fitzgerald impressionne, tant le trait de crayon du maître épouse le répertoire de l'icône jazz. Enfin quelques pièces singulières ponctuent ce pavé. C'est le cas d'un single de David Sylvian emballé par Anish Kapoor. Ou bien encore du génial Wim Delvoye qui délivre une sculpture d'inspiration gothique à la tribu allemande Beehoover. Résumée en fait à un duo particulièrement sonore, la formation de heavy metal absorbe ici le discours iconoclaste du créateur flamand. Éditions Taschen.



DUB-STUY

BROOKLYN

ROOTS | DUB | BASS MUSIC



LE DERNIER MAXI 12"

BUKKHA FT KILLA P

"DEATH CHAT"

DANS LES BACS LE 9 JUIN 2017

DISPONIBLE EN:
VINYL/STREAMING/DOWNLOAD

WWW.DUB-STUY.COM



TOUTE LA DISCOGRAPHIE DISPONIBLE SUR WWW.DUB-STUY.COM

THE BEST RECORDS STORE
IN PARIS - SINCE 1991

PATATE RECORDS

OUVERT DU MARDI AU SAMEDI DE 13H A 19H



LP • CD • 7" • 12" • 10" • DVD
NU ROOTS • OLDIES • DANCEHALL
DUB • ROOTS • SKA • ROCKSTEADY

57 RUE DE CHARONNE, PARIS XI
M LEDRU-ROLLIN ou CHARONNE

WWW.PATATE-RECORDS.COM

Michael Thomas | Adrian Boot

Babylon

on a thin wire

ONCE UPON A TIME IN JAMAICA



<http://babylononathinwire.com>



Anna Morgan

Top 5 nouveautés

- Itoa "Strange Attractor"
- Jlin "Black Origami"
- Landlord's House Coat "Eviction Notice"
- Sam Binga "Wasted Days"
- Astrophonica "Gradients"

Top 5 oldies

- Sister Nancy "One, Two"
- Sade "The Best of Sade"
- Photek "Risc vs Reward"
- Björk "Homogenic"
- Beethoven "Moonlight Sonata"

Top 3 beatmakers

Dub Phizix, Fracture, Itoa

Ton festival favori

Bass Coast à Vancouver

Lis-tu la presse papier ou web

Web. Sauvons les arbres

Le dernier vinyle que tu as acheté

Jonah Freed « Dream Sequence » Ep

Ton mixer préféré

Pioneer DJM

Ton sound system préféré

Void

Ton Dj favori

Jon1st

Ton club favori

House of Yes, Brooklyn, New York

Un disquaire

Unearthed

Si tu n'étais pas selecta, tu serais

Botaniste

Quel privilège as-tu en tant que Dj

J'ai une réelle excuse pour dormir tard (rires)



Dj Dom de Ticaret

Top 5 nouveautés

- D.R.A.M. feat. A\$AP Rocky & Juicy J "Gilligan"
- Kendrick Lamar "DNA"
- Demrick feat. Dizzy Wright & Paul Wall "Contact High"
- Wale feat. Phil Ade "Smile"
- Ryan Leslie "I'll be Waiting"

Top 5 oldies

- The Jaz feat. Jay-Z "The Originators"
- Big Daddy Kane "Ain't no Half Steppin"
- Roxanne Shante "Have a Nice Day"
- Grandmaster Flash "The Adventures of Grandmaster Flash on the Wheels of Steel"
- Public Enemy "Fight the Power"

Top 3 beatmakers

Pete Rock, Dr.Dre, Kore

Première approche des platines

Val Thorens, en 1980

Ton premier vinyle acheté

Earth, Wind and Fire

Un Dj qui te met toujours une claque

Aucun. Mais je suis en progression

Serato ou Traktor

Serato

Ton club favori

Le Palace, mais c'est fermé

Ton site web musical favori

DatPiff, SoundCloud

Sans musique, la vie serait

Nulle

Ton mixer préféré

Dj Clyde, Siens

Si tu n'étais pas selecta, tu serais

Bassiste



Ben Dubstation

Top 5 nouveautés

- Shaggy X Bugle "Ganja"
- Christopher Martin "Magic"
- Antwan B Wise "Be Wise"
- Chronixx "Majesty"
- Queen Ifrica feat. Damian Marley "Trueversation"

Top 5 oldies

- Ken Boothe "Artibella"
- Johnny Clarke "African Roots"
- Cornell Campbell "Two Face Rasta"
- King Tubby "Presents the Roots of Dub"
- Lee Perry "Revelation Dub"

Première approche du dub

Un pote m'a fait découvrir King Tubby en vinyle. J'ai tout de suite kiffé

Ton software favori

Reason

Ton sound system favori

Stone Love

Ecoutes-tu une radio (web ou Fm)

Oui sur le web, j'écoute Radio-fmr.net, Africa N°1 et Radio Nomade, la grosse radio reggae

Ton Dj (selecta) préféré

Jah Prince

Ta boisson favorite

Un jus de fruit bien frais

Ton riddim préféré

Le stalag

Pour te chausser, une paire de

Adidas Dubste

Ton hardware favori

Roland RE-501

Si tu n'étais pas selecta et ingé son, tu serais

Jardinier ou psychologue



TAMBOUR BATTANT

NOUVEL ALBUM X DANCE ALL NIGHT X

Le duo de beatmakers est de retour
avec sa synthèse explosive des genres
et une nouvelle touche "électropicale" !

SORTIE LE 9 JUIN 2017

CD/LP sur shopxray.com
En écoute sur DEEZER

Heavenly SWEETNESS

Collection printemps – été 2017



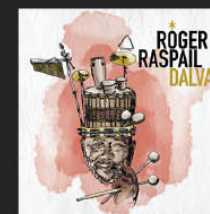
Tagi « Youaresurrounded »

Le projet beatmaker de Sly Johnson, qui a laissé le micro à ses invités pour se mettre derrière les machines. Feat . Georgia Anne Muldrow, Big Pooh, Finale, Elodie Rama, Lisa Spada



Guts & Mambo « Beach Diggin' Vol.5 »

Le nouveau volume de la bande son parfaite d'un été à la plage.



Roger Raspail « Dalva »

1er album en 20 ans de la légende de la percussion antillaise. Un subtil mélange de jazz créole, de gwo ka et de musique de carnaval.



Ethiopiques Box 7"

Coffret regroupant six rééditions de 45 tours éthiopiens, avec pochette originales. Retrouvez les plus grands noms de la musique éthiopienne : Girma Bényéné, Mulatu, Mahamud Ahmed, Getachew Mekuria...



Guts « Stop the Violence »

Nouvel mini album de Guts enregistré avec son nouveau groupe live. Cinq nouveaux titres feat. Beat Assailant, Mary May, Wolfgang (The Ephemerals)...

www.heavenly-sweetness.com

SAMEDI 24 JUIN 2017

SP23

THE RAVE ORIGINS

STAGE SP23 - ORIGINEL CREW

CRYSTAL DISTORTION

69DB | IXINDAMIX | JEFF23

MICKEY MELTDOWN



STAGE K-RMA

BOBY | MYSTERE

YOTEK | TT

MANYSKUL | CHARLU | MIO



VISUAL 3D & DECO : SP23 CREW | À PARTIR DE 23H

LE CARGO : 9 cours Caffarelli - 14000 CAEN

PRÉVENTE : 18€ (+ frais de loc) | SUR PLACE : 22€

TARIF ABONNÉ CARGO : 12€

RÉSEAU FNAC, CARREFOUR, HYPER U, GÉANT : www.fnac.com

AUDIOGENIC : www.audiogenic.fr | DIGITICK : www.digitick.com

RÉSEAU AUCHAN, CORA, CULTURA, LECLERC : www.ticketnet.fr

WWW.AUDIOGENIC.FR | WWW.FACEBOOK.COM/AUDIOGENICRECORDS